

Lecture de Florence

Une approche de la ville et du territoire

Étude des processus de formation des tissus urbains

CANIGGIA Gianfranco

Institut supérieur d'architecture Saint-Luc, 1994, 142 p.

Résumé

Il s'agit de la traduction d'un texte italien rédigé par une figure importante du courant typo-morphologique, qui propose une lecture morphologique systématisée de la ville. Il se présente à la fois comme l'analyse d'une ville particulière, Florence, et en même temps sa structure très claire en fait un manuel de l'approche typo-morphologique.

Les deux premiers chapitres développent deux axes de la pensée morphologique à partir de l'exemple florentin : le caractère subordonné des émergences monumentales par rapport au tissu de base et l'idée d'une lisibilité du devenir de la ville d'après les tracés routiers et fonciers. Puis les chapitres suivants décomposent la structure de Florence : tout d'abord, à travers les déterminismes qui furent à l'origine de la fondation de la ville, puis la morpho-dynamique de sa forme, et enfin la typologie des maisons constituant son tissu. Enfin, une introduction et une postface rédigées par d'autres auteurs (dont Sylvain Malfroy) reconstituent le contexte du travail de Caniggia et fournissent une bibliographie raisonnée.

Mots-clés

Typologie, morphologie, typo-morphologie, morphogenèse, tissus urbains, bibliographie.

Présentation

Ce livre, relativement concis, publié par les éditions de l'Institut supérieur St Luc de Bruxelles dans le cadre de sa collection Références, est basé sur la traduction d'un texte italien de Gianfranco Caniggia publié en 1986 par l'école polytechnique fédérale de Zurich (EPHZ) dans l'ouvrage *L'approche morphologique de la ville et du territoire* (la réédition par VRD du texte français de Sylvain Malfroy qui constituait le cœur de cet ouvrage figure dans cette bibliographie, en n°).

Cette traduction française bénéficie, de plus, d'une introduction et d'une bibliographie raisonnée rédigées respectivement par Rolland Matthu et Sylvain Malfroy ainsi que d'un très dense appareil de notes proposé par les mêmes auteurs avec François Nizet permettant d'éclairer les propos de l'auteur.

Caniggia fut une figure très importante du courant typo-morphologique italien, trop tôt décédé. Elève de Saverio Muratori, il tenta de prolonger les travaux de ce père fondateur en systématisant et approfondissant les critères de lecture des tissus urbains. Il enseigna à Gênes, Florence puis Rome.

Contenu

Deux textes annexes présentent et concluent donc cette *lecture de Florence*. L'introduction, « Une approche morphologique de la ville et du territoire », reconstitue le contexte de rédaction de cet ouvrage au sein du courant typo-morphologique, notamment en le liant à la pensée de Saverio Muratori. La bibliographie raisonnée s'attarde, elle, sur l'œuvre de Caniggia elle-même et ses suites, en trois temps : présentation de ses principaux ouvrages, analyse de la « *fortune critique* » de l'auteur, à travers les ouvrages lui faisant référence, et développement des questions de la morphologie et de la typologie par des ouvrages d'autres auteurs.

Entre ces deux textes, le texte de Caniggia lui-même est divisé en neuf chapitres accompagnés d'un court préambule intitulé « Préliminaires ». Les deux premiers, identifiés par des titres généraux, se présentent comme une introduction au travail de lecture du tissu de la ville de Florence en développant deux points théoriques à partir du cas florentin. Le premier aborde succinctement la philosophie qui est à la base de la démarche typo-morphologique. La ville est ainsi présentée « *comme [un] organisme* » à travers le « *caractère subordonné des émergences monumentales par rapport au tissu de base* ». Dans le second chapitre, Caniggia explique la méthode suivie. Après avoir affirmé la « *présence actuelle du processus formatif* » à travers les « *tracés routiers et fonciers* », il propose donc de lire cette structure afin de reconstituer le processus, qu'il détaille en « *un système de formation-mutations* ». Puis il illustre ses propos grâce à quelques cas florentins permettant d'introduire l'usage de la cartographie morphologique.

Après cette présentation du fond théorique de l'approche typo-morphologique, quatre chapitres développent une analyse morphologique détaillée de la ville de Florence en autant d'étapes chronologiques, accompagnées d'un appareil cartographique fourni. Les « *raisons historico-territoriales* » ayant présidé à la naissance de la ville et à son importante destinée sont tout d'abord examinées en comparant la formation progressive du réseau régional de cités étrusques et la disposition physique de cette même région. Puis la fondation de la ville par les Romains et la structuration de son territoire par la centuriation est abordée. La permanence de ces tracés originels est interrogée. Dans le chapitre cinq, l'auteur inaugure le travail sur la formation et la mutation du noyau urbain de Florence en travaillant sur la période romaine. Il reconstitue ainsi quatre étapes successives se référant à la terminologie juridique en vigueur dans l'Empire : le *castrum* militaire des origines, la colonie et l'installation des premières institutions civiles, le municipe césarien et la première croissance, l'époque impériale avec sa vaste expansion urbaine, et la construction des grands monuments. Enfin, le chapitre suivant poursuit cette démarche pour la période médiévale, renaissante et moderne, en prenant « *le substrat romain* » comme base. Six périodes sont définies à partir de l'histoire de la ville : avant les murailles de 1173, de 1173 à 1280, de 1284 à 1400, de 1400 à 1584, le temps du « *cadastre léopoldien* » et celui des extensions grand-ducales et modernes.

À la suite de cette étude de la morphologie de Florence, l'auteur se tourne dans les deux chapitres suivants vers la question de la typologie et de ces mutations. Un premier introduit cette question à travers des « *Éléments de comparaison avec les tissus historiques d'autres villes italiennes* », faisant appel notamment à une typologie très détaillée, réalisée à propos du bâti de la ville de Venzone. Le second propose une « *Évolution typologique de la maison florentine* », renseignée par une iconographie très riche faisant appel à la fois à des plans inédits mais aussi à toute sorte d'autres documents archéologiques. Cette évolution est divisée en cinq étapes comme autant de types différents : la *domus* romaine et ses mutations, la maison marchande sur cour, la maison mitoyenne sur cour, la maison mitoyenne et enfin la maison en ligne.

Enfin, un tout dernier chapitre détaille le travail de lecture à propos d'un cas particulier, celui des cadastres des propriétés conventuelles des XVII^e et XVIII^e siècles. En commentant leurs parties graphiques, Caniggia tente de montrer leur apport à une histoire du bâti.

Commentaire

Si ce texte se présente comme l'analyse d'une ville particulière, Florence, la personnalité de son auteur, la portée théorique de son contenu, en font une forme de manuel très didactique de l'approche typo-morphologique. Il se présente comme une introduction très intéressante à la morphologie des territoires, si l'on admet l'approche typo-morphologique des tissus traditionnels comme étant son ancêtre.

L'ensemble de ce travail permet d'approfondir, à l'image des deux premiers chapitres, non seulement la méthodologie de cette approche, mais aussi les notions et concepts qui en sont les fondements. Ainsi, dès les premières pages, la ville est-elle présentée comme un organisme vivant qui connaît une formation, une croissance, des mutations, voire une mort. Le substrat urbain est donc fondamentalement dynamique et non un support neutre et statique. Mais l'auteur affirme aussi que ces processus s'inscrivent dans le temps long de l'histoire et que les déterminants qui structurent le tissu urbain ont une origine ancienne, à la différence d'une action architecturale et urbanistique qui courent sur de courtes durées et apparaissent récemment dans l'histoire de la ville. Cette dernière est ainsi naturellement subordonnée aux premiers et à leurs ruptures. Le projet est ainsi inconcevable sans une analyse des déterminants de la structure du tissu sur lequel il doit intervenir du fait de cette subordination inévitable, au risque d'un échec certain (propos rejoignant très précisément ceux des auteurs de *l'Atlas du territoire genevois*, complices de l'école italienne).

Cette analyse est cartographique et l'ouvrage s'offre, tel un répertoire de ce type de représentation et de la méthodologie qui lui est associée, en déroulant un impressionnant appareil cartographique qui diffère en fonction des étapes. Ainsi pour ce qui est de la recherche sur les causes de la fondation d'une ville sur ce site, des cartes à l'échelle géographique sont utilisées, montrant l'emplacement des établissements humains en relation avec le relief et l'hydrographie de la région. Lorsque l'auteur travaille sur l'évolution morphologique de la ville, deux étapes sont clairement visibles à travers l'outillage graphique mobilisé. Dans un premier temps, à partir d'une lecture des traces des structures urbaines, une hypothèse de tissu pour la période considérée est proposée en surimpression au plan contemporain. Puis dans un second temps, cette hypothèse est approfondie grâce à d'autres cartes plus détaillées, ou montrant d'autres correspondances.

En ce qui concerne la partie typologique où sont analysées les transformations de la maison florentine, l'outillage graphique est encore plus rigoureux. Il se présente sous la forme de planches au format « paysage » montrant la structure de base du tissu, plans et élévations du type et de sa déclinaison, avec parfois une représentation ancienne. Entre ces deux parties, le chapitre présentant des exemples issus d'autres villes italiennes alterne extraits ou plans complets de villes, photos de bâti, plans et élévations des types, en un système décrivant efficacement chaque cas.

Mais cet ouvrage, qui offre donc un exemple détaillé et systématisé d'analyse typo-morphologique, permet aussi de toucher aux limites de cette démarche particulière au regard d'une approche morphologique plus générale de la ville. Elles sont de deux ordres. D'un côté, l'image biologique et l'idée de subordination de l'action au processus peut déboucher sur un déterminisme radical, l'avenir des villes se lisant alors directement à travers les traces du passé. D'un autre côté, le regard uniquement architectural sur la ville peut réduire celle-ci à sa forme, alors qu'elle est aussi une forme sociale, économique, politique, une représentation mentale, etc.

Pour dépasser ces deux écueils, qui ont souvent mis en échec des démarches typo-morphologiques, il est donc nécessaire de ne la tenir que pour ce qu'elle est : une lecture de la forme urbaine, parmi d'autres, offrant une connaissance indispensable de la ville, mais irrémédiablement partielle.

Carte et plans : Saint-Étienne du XVIII^e siècle à nos jours 200 ans de représentations d'une ville industrielle

BONILLA Mario, TOMAS François, VALLAT Daniel

Saint-Étienne, école d'architecture de Saint-Étienne - centre d'études foréziennes, 1993.

Résumé

Cet atlas est un exemple très abouti de travail cartographique réalisé par des enseignants de l'école d'Architecture de Saint-Étienne. Il s'agit en fait d'une histoire urbaine portant sur la ville dans sa période industrielle (du XVIII^e siècle à nos jours), découpé en une suite de chapitres chronologiques montrant la ville à la fois comme un phénomène et comme l'objet d'un projet.

L'iconographie participe activement au récit à travers une série de vues, cartes, plans, projets de diverses époques, et surtout une série de cartes originales. Ces dernières montrent l'évolution de la morphologie de la ville et de son territoire mais aussi mettent en scène des secteurs particuliers de la ville à des moments stratégiques de son histoire.

Mots-clés

Atlas, Saint-Étienne, morphologie, cartographie.

Présentation

Issu d'une idée née au sein du Centre d'études foréziennes, cet ouvrage se présente comme un atlas historique de Saint-Étienne montrant l'évolution de la ville en tant que centre industriel. Réalisé par des enseignants de l'école d'architecture de Saint-Étienne, il s'inscrit dans une collaboration éditoriale avec le Centre qui vise à valoriser la forme et le paysage urbains, et en particulier l'héritage industriel.

Il présente une double nature. D'un côté, il s'agit d'un recueil regroupant systématiquement toutes les cartes, plans et projets touchant l'ensemble de Saint-Étienne ou un de ses différents quartiers comme autant de témoignages historiques. D'un autre, il s'agit d'une analyse systématique de l'évolution morphologique de la ville à travers une série de cartes topographiques dessinées selon les mêmes codes graphiques. Ce double aspect est unifié par un récit contant l'histoire urbaine de Saint-Étienne. Cette collection de cartes, plans, etc., est augmentée d'un reportage photographique intitulé « Portraits d'intérieurs », constitué de portraits de famille réalisés parmi la population de la ville.

Contenu

La structure de l'ouvrage déroule simplement la chronologie de l'histoire de Saint-Étienne du XVIII^e siècle à nos jours. Ainsi, cinq grandes périodes principales découpent le récit de l'histoire urbaine et regroupent les cartes et plans anciens en autant de chapitres. À l'intérieur de chacun d'eux, une analyse de l'évolution de la morphologie de la ville découpe chaque période en trois sous-périodes illustrées par une cartographie systématique inédite ainsi que d'autres documents (projets d'architecture ou d'urbanisme, vues aériennes, etc.).

Ainsi, la « Naissance de la ville industrielle (1792-1840) » est-elle divisée en « Saint-Étienne à la veille de la révolution », « Mise en place d'une nouvelle ville (1792-1819) » et « Affirmation de la ville industrielle (1819-1840) » ; « Croissance de la ville industrielle (1840-1910) » en « L'extension (1840-1855) », « L'apogée (1855-1880) » et « Le tournant du siècle (1880-1910) » ; « Entre art urbain et urbanisme (1910-1953) » en « Les projets d'extension (1910-1925) », « Vers le plan d'aménagement et d'extension (années 30) » et « Guerre et reconstruction (années 40) » ; « Urbanisme et architecture fonctionnels (1953-1974) » en « Vers les grands ensembles (années 50) », « L'essor du fonctionnalisme (années 60) » et « L'aménagement du territoire (début des années 70) » ; « Réhabilitation et nouvelles ambitions (1975-1993) » en « De l'urbanisme au projet urbain (fin des années 70) », « La réhabilitation (années 80) » et « Nouvelles images et nouvelles ambitions (1989-1993) ».

À la fin de chaque grande période développée dans l'ouvrage, des extraits du reportage photographique montrent les intérieurs hébergés dans le bâti réalisé à l'époque.

Enfin, en conclusion, est développée une réflexion sur l'évolution récente des moyens de visualisation, photographies aériennes et satellites, sous le titre « Photographie aérienne et télédétection ».

Commentaire

Cet ouvrage est un exemple d'atlas morphologique urbain des plus aboutis dans la littérature française. Conformément à la volonté de valoriser la période industrielle de Saint-Étienne, la ville y est présentée comme une expérience urbanistique tout à fait exceptionnelle en France : un des premiers centres industriels d'importance et le lieu du développement de la première ligne de chemin de fer sur le territoire national. La chronologie commence ainsi au XVIII^e siècle, aux prémices de la révolution industrielle, pour suivre ensuite un découpage classique par grandes périodes socio-économiques.

Par sa structure, cet atlas offre de multiples lectures possibles. Tout d'abord, l'histoire est présentée de deux manières différentes : d'une part comme un récit illustré par diverses représentations anciennes, et d'une autre comme une analyse systématisée s'appuyant sur une cartographie précise et inédite ainsi que des extraits choisis de cartes, plans, représentations architecturales et photographies aériennes.

Avec le corpus des illustrations, c'est la ville elle-même qui est présentée à la fois comme un phénomène et comme un espace de projet. C'est ainsi que la cartographie ancienne comprend des relevés topographiques et des plans de projets réalisés ou non. Une double approche qui se retrouve aussi dans la cartographie réalisée spécialement pour l'ouvrage qui associe dessin des éléments urbains présents et dessin des éléments projetés.

Les cartes ainsi que le découpage chronologique permettent donc une double lecture :

- le récit de l'évolution morphologique de la ville d'une part,
- la présentation de chaque période, de ses potentialités et de sa manière de penser l'espace.

Cet appareil de cartes est développé à deux niveaux différents. Pour chaque période, deux cartes sont systématiquement présentées à une échelle donnée. Une première représente « La ville dans son site », une seconde « La ville et son territoire » c'est-à-dire l'ensemble du bassin de Saint-Étienne. Or ces deux cartes sont différentes. Si la première est une carte figurant l'ensemble des détails topographiques du site de la ville, la seconde représente, seulement mais avec précision, reliefs, cours d'eau et infrastructures alors que la tache urbaine est schématisée. Dans la première, le relevé des éléments présents durant la période est indiqué en traits continus et la représentation des projets inaboutis en traits discontinus.

En parallèle à cette série, d'autres cartes sont dessinées ponctuellement afin de montrer l'évolution de différents secteurs de la ville qui furent stratégiques dans son développement. Ces cartes sont alors associées en une planche ou répétées sur une série de pages, et représentent de la même manière relevés topographiques à des dates particulières et projets qui ne furent pas réalisés. À partir de l'utilisation d'un petit nombre de cartes, l'atlas Cartes et plans : Saint-Étienne du XVIII^e siècle à nos jours offre ainsi une multiplicité de regards, à différentes échelles et selon différents temps, sur l'espace stéphanois.

Extraits

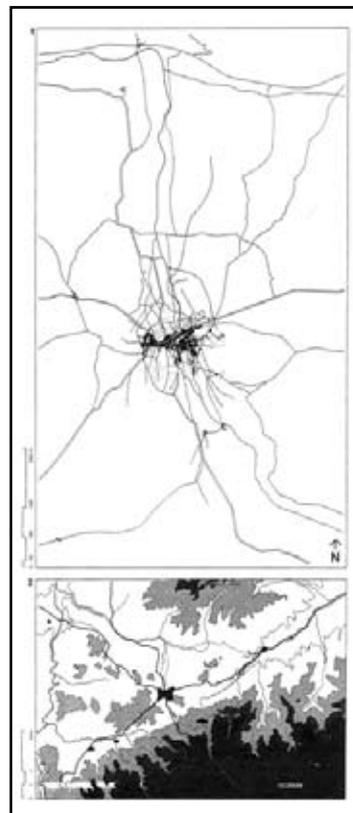
Saint-Étienne à la veille de la Révolution

1. La ville dans son site en 1767

La route royale d'Annonay à Roanne par Saint-Priest préfigure la direction de la future Grand'Rue, mais elle s'écarte du Furan sur sa rive gauche, suivant plutôt le flanc des collines

2. Ville et territoire dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, d'après la carte Cassini

Au croisement des routes royales et des chemins, du Furan et de sa vallée, Saint-Étienne se présente comme une ville carrefour : entre la direction de Lyon au Puy, à Saint-Rambert et à Montbrison ; et celle d'Annonay à Saint-Priest, à la Fouillouse et à Roanne.



Mise en place d'une nouvelle ville (1792-1819)

1. La ville dans son site vers 1805

Les cadastres napoléoniens d'Outre Furan (1806) et de Valbenoîte (1813) mettent en évidence le morcellement des propriétés et la densité du réseau viaire autour de Saint-Étienne. Dans le premier, on distingue notamment le parc de l'Étivalière au nord ; dans le second, l'enceinte de l'abbaye de Valbenoîte et le village de la Grange de l'œuvre, vers Bellevue.

2. Ville et territoire au début du XIX^e siècle

Les plans de 1792 et de 1802 ont fixé définitivement le tracé des routes de Roanne et d'Annonay au nord et au sud de la place Royale. C'est l'origine de la Grand'Rue, qui marquera la direction des tracés urbains futurs et jouera le rôle de vecteur de croissance de Saint-Étienne.



Affirmation de la ville industrielle (1819-1840)

1. La ville dans son site vers 1826

Au nord comme au sud de la cité, les tracés partent à l'assaut de la vallée au delà des nouvelles limites communales de 1823, alors que les puits de mine et les établissements industriels se mettent en place.

2. Ville et territoire vers 1830

La première ligne de chemin de fer en France est tracée en 1827 entre Saint-Étienne et Andrézieux, et en 1828, les rames sont déjà tractées par des locomotives à vapeur.



L'extension (1840-1855)

1. La ville dans son site vers 1842

La croissance de la ville vers le nord et vers le sud ne se produit pas d'une manière symétrique par rapport à la vieille cité. Au milieu du XIX^e siècle, la plaine de Montaud et celle du Marais attirent le développement vers le nord.

2. Ville et territoire au milieu du XIX^e siècle

Le nouveau réseau routier et ferroviaire relie la ville à son territoire par des tracés qui sont déjà ceux du XX^e siècle : la plaine du Forez, les vallées du Gier et de l'Ondaine.



L'apogée (1855-1880)

1. La ville dans son site vers 1870

Avec un territoire municipal seize fois plus grand depuis l'annexion communale de 1855, pourquoi ne pas imaginer une myriade de quartiers satellites en damier qui se glisseraient dans le réseau viaire déjà dense ou qui se raccorderaient à la ville sur les nouveaux boulevards ?

2. Ville et territoire dans la deuxième moitié du XIX^e siècle

Les nouvelles limites communales débordent largement la zone urbaine mais déterminent un vaste territoire à l'échelle des ambitions stéphanoises en ce moment d'apogée.



Le tournant du siècle (1880-1910)

1. La ville dans son site vers 1910

D'un point à l'autre, la ville est dorénavant équipée pour affronter le XX^e siècle de la caserne Grouchy, à la Terrasse et au nouvel hôpital Bellevue ; de la gare de Chateaucieux, du lycée Fauriel et des usines Giron à la nouvelle Condition des Soies ; de Manufrance sur le cours Fauriel aux nouvelles usines aux nouvelles usines Louison et Forest, rue Buisson...

2. Ville et territoire au début du XX^e siècle

Les premières cités ouvrières, des lotissements coopératifs où les initiatives privées constituent des signes avant-coureurs de ce qui sera les banlieues et le développement des moyens de transport en sera autant la cause que la conséquence.



Les projets d'extension (1910-1925)

1. La ville dans son site, avec le projet d'extension de 1924

Les Dalgablo n'auraient pas désavoués le dessin de cette ville nouvelle au tracé régulier qui, prenant en écharpe la colline de Saint-Priest, avançait sa bissectrice – la RN 82 – vers la plaine du Forez...

2. Ville et territoire dans les années 20.

Pour pouvoir créer des banlieues autour de Saint-Étienne, il fallait soit gravir les pentes des plus hautes collines – Villeboeuf, Montferré, Beaulieu... - soit chercher les vallées plates – comme lors du lotissement Delgablo mais Abougit choisit les vallées de l'Onzon et du Riotord, aux portes du Forez.



Vers le plan d'aménagement d'embellissement et d'extension (années 30)

1. La ville dans son site avec le projet d'Edouard Hur (1938)

Ce plan, par contre, aurait laissé perplexe les Dalgablo, davantage tributaire de l'art du tracé et de la forme urbaine que de l'urbanisme des réseaux dont relève le projet d'Hur.

2. Ville et territoire dans les années 30.

Le plan d'Hur fait déjà appel, à l'échelle du territoire, aux périphériques, aux rocades et aux autoroutes qui arriveront au moins trente ans plus tard.



Guerre et reconstruction (années 40)

1. La ville dans son site en 1945

Ni plan d'extension d'Abougit, ni projet d'aménagement d'Hur, mais une ville bombardée qui se retrouve face à son patrimoine, insuffisant et taudifié, et à ses conflits urbains séculiers.

2. La ville dans son territoire au lendemain de la guerre

Aucun changement significatif est à signaler depuis l'avant-guerre, et, en attendant, ce sera du provisoire.



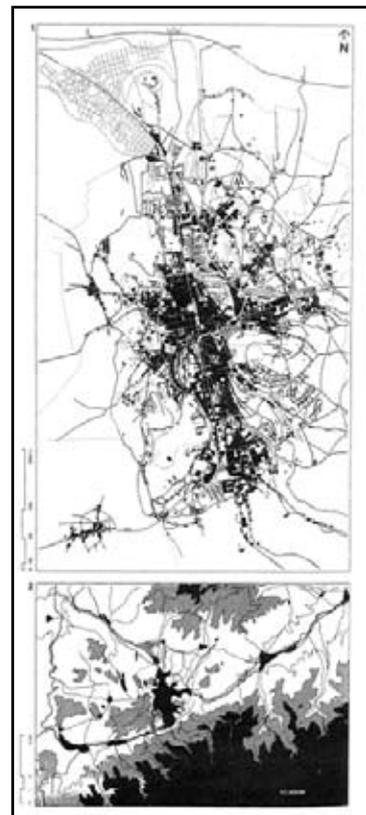
Vers les grands ensembles (années 50)

1. La ville dans son site vers 1955

En dehors de l'aménagement de la place du Maréchal Foch et la reconstruction du quartier du Soleil... c'est dans le sud-est stéphanois, que la ville nouvelle d'Abougit, avec ses 30 000 habitants, verra en quelque sorte le jour.

2. Ville et territoire dans les années 50

D'une certaine manière les anneaux de circulation et les ronds-points du plan Hur deviendront réalité, mais à l'échelle du territoire : à Beaulieu-Métare, au sud-est ; à la Terrasse, au nord.



L'essor du fonctionnalisme (années 60)

1. La ville à la fin des années 60

Grands ensembles, lotissements, zones industrielles et rénovations urbaines affectent à présent l'ensemble de la ville.

2. Ville et territoire dans les années 60

L'autoroute Lyon-Saint-Étienne-Firminy dynamise les échanges dans la vallée du Gier par l'introduction d'une nouvelle vitesse de déplacement. À terme, elle va générer d'autres modes d'urbanisation (centres commerciaux, hypermarchés...) et de transformation des villes.



L'aménagement du territoire (début des années 70)

1. La ville dans son site vers 1973

Comme un siècle plus tôt, toutes proportions gardées, l'extension urbaine trouve son pendant dans la rénovation des quartiers centraux. Mais, depuis un siècle, l'idée de ville a radicalement changé, pour laisser la place à des zones fonctionnelles et à des réseaux.

2. Ville et territoire dans les années 70

Comme il y a plus d'un siècle, des limites communales plus vastes définissent un territoire à l'échelle des ambitions démesurées de l'époque.



BORIE Alain, MICHELONI Pierre, PINON Pierre

Paris, GEFAU - CORDA, 1981, 449 p.

Fiche de lecture

établie par

Clément Orillard

Résumé

L'ouvrage propose une analyse morphologique à grande échelle d'ensembles urbains qui se sont développés en relation avec des méandres fluviaux. L'ouvrage se divise en trois parties. Une première présente les principes d'analyse morphologique qui en guident sa rédaction. Une seconde développe une série de monographies morphologiques sur plusieurs sites, après avoir expliqué leur choix. Enfin une troisième propose une typologie de formes urbaines. Le but est ici d'expliquer les règles du développement morphologique des villes dans ces cas particuliers que sont les sites de méandres.

L'intérêt de cet ouvrage tient non seulement au fait qu'il aborde la question de la morphologie sur de vastes sites, pris dans leur échelle géographique, en utilisant des démarches cartographiques et analytiques qui sont très proches de celles d'un atlas de territoire ; il tient aussi à la densité et au détail de la présentation de la démarche. Une bonne part de l'ouvrage est en effet consacrée à une réflexion approfondie sur les notions et la méthodologie utilisées

Mots-clés

Analyse urbaine, morphologique, typologie.

Présentation

Il s'agit d'un exemple d'analyse morphologique urbaine développée dans les années 1980 alors que ce type d'étude était très développé. Mais ici le travail n'est pas limité à l'espace de la ville proprement dit, il porte sur le territoire qui l'accueille. Il s'agit de comprendre les relations entre le site et la forme de ville dans un cas particulier, celui des sites de méandres.

Constatant une perte de savoir à propos de ces relations, le but explicite de l'ouvrage est de revaloriser ces relations dans l'urbanisme, dans une optique anti-« table rase ». Approche par rapport au projet.

Contenu

Une introduction présente les raisons et objectifs de la recherche. Tout d'abord, une dénonciation de l'ignorance concernant le thème du site en urbanisme puis la problématique liant site et ville autour des thèmes de l'identité et de la composition est présentée. Enfin la recherche elle-même est présentée au travers de sa démarche, de ses hypothèses et de ses attendus.

Dans un deuxième chapitre, les « Principes d'analyse morphologique des sites urbains » sont détaillés selon deux axes. Tout d'abord, les principaux termes employés sont définis, que ce soit la notion de site (comme unité visuelle, historique, fonctionnelle, géographique homogène, forme) et ses proches (territoire, paysage), ou celle de forme urbaine (relation avec le système urbain, ses composants, terminologie de sa décomposition). Ensuite les principes de la méthode d'analyse morphologique sont explicités. Après avoir développé le thème de la coexistence, deux types d'analyses sont présentés puis détaillés en plusieurs temps et niveaux : l'analyse monographique et l'analyse typologique.

Dans le chapitre suivant, des analyses monographiques de différentes villes en site de méandre sont développées. Dans un premier temps, le choix, la définition et les caractéristiques du corpus des exemples analysés sont détaillés. Puis la méthode de construction des analyses est abordée. Enfin une série de longues monographies, une par site, est proposée sous deux formes : géographiques et historiques, avant que de simples fiches monographiques portant sur d'autres sites viennent compléter le corpus.

Dans le quatrième chapitre, l'analyse typologique portant sur les différents sites est abordée en trois temps : une typologie du support physique, puis une typologie des formes urbaines « *en situation* » est construite, avant que le croisement de celle-ci permettent de conclure sur « *la spécificité morphologique des sites de méandre* ».

Le dernier chapitre, « Conclusions », ouvre la réflexion dans deux directions : d'une part, vers les attitudes humaines au cours du temps envers les sites, à travers l'histoire même de la notion et l'existence de leur utilisation « consciente », et d'autre part à propos des notions d'intégration et de potentialité, en proposant un basculement depuis une intégration comme préalable vers la reconnaissance des potentialités permettant de valoriser mutuellement sites et formes urbaines.

Commentaire

Formes urbaines et sites de méandres porte dès les premières pages la marque d'un travail d'architecte préoccupé par des questions non seulement d'analyse, mais aussi de composition de la forme urbaine. Il s'agit d'une recherche tournée vers l'action qui lie très explicitement à l'analyse proposée des questions de projet : le site comme garant de la continuité urbaine et la nécessité de le prendre ainsi en compte comme base fondamentale et active.

Mais l'ouvrage *Formes urbaines et sites de méandres* présente aussi un double intérêt par rapport à l'étude de l'« *architecture des territoires métropolisés* ». Tout d'abord, à la différence d'autres études d'essence typo-morphologique datant de la même époque, le regard est ici d'emblée géographique. À travers le sujet portant sur le site, ce n'est pas seulement l'objet ville qui est observé mais le vaste territoire qui le supporte, au-delà des limites du noyau urbain.

Mais surtout, plus que l'échelle du regard porté, c'est sa clarté et son détail qui fait de cet ouvrage un exemple tout à fait exceptionnel parmi les études typo-morphologiques. En effet, non seulement les éléments portant l'analyse – monographies morphologiques et typologies – sont finement systématisés mais les questions méthodologiques que pose ce type de recherche sont au cœur de l'ouvrage occupant quasiment la moitié de celui-ci. Or ces questions sont abordées à travers une grille très construite mais aussi un récit mettant en scène une démarche marquée par des écueils qu'il s'agit de surmonter.

Dès le départ, le point de vue morphologique est affirmé : d'un côté une approche naturaliste des sites urbanisés considérés « *en tant que forme et en tant que système susceptibles d'évolution* » et de l'autre une démarche fondée sur « *l'examen des formes en elles-mêmes à partir de leur représentation graphique* » - entendre ici cartographique. Mais si cette recherche se situe dans « *la prolongation naturelle des analyses typologiques et morphologiques* », elle aborde néanmoins un nouvel objet, le « *site* ». Au-delà de la volonté de renouer le dialogue rompu au niveau de la conception entre la ville et son site, la finalité de la recherche est donc avant tout de construire « *un code de lecture adapté à l'analyse morphologique des formes urbaines et des sites* ». On assiste ainsi à une décomposition puis une reconstruction de la démarche morphologique dans les chapitres deux et trois qui offrent de très nombreux éléments pour la réflexion sur cette méthode d'analyse urbaine et territoriale.

Dans un premiers temps, le questionnement aborde successivement les diverses manières de classer les éléments constitutifs de cette morphologie. L'approche qui différencie tissu urbain (élément passif) et structure urbaine (élément actif) constituée par les éléments exceptionnels de

la ville (monuments, équipements, espaces principaux, c'est-à-dire boulevards, avenues, places...), est rejetée car faisant de la structure un objet en soi alors qu'elle serait plutôt un système de rapports. Lui sont alors préférés deux modes de décomposition de la morphologie urbaine qui possèderaient leur propre légitimité :

- « *verticale* » par « *éléments constitutifs* » : ensembles formels synthétiques rue, îlot, quartier, etc.
- « *horizontale* » par « *niveaux constitutifs* » : ensembles formels analytiques division parcellaire, trame viaire, etc.

En raison de la problématique, c'est la deuxième démarche qui est adoptée. Le tissu est alors décomposé en trois niveaux constitutifs : le parcellaire (principe de découpage foncier du sol), le viaire (principe de distribution), les masses bâties, les espaces libres ; chacun de ces niveaux étant constitué de « *composants* » élémentaires (parcelle, voirie) organisés en « *réseau* » possédant une identité ou un principe de différenciation interne, la trame devenant un réseau répétant systématiquement un composant d'une morphologie définie.

On doit encore ajouter deux niveaux qui ne se décomposent pas, l'hydrographie et les masses végétales, ainsi que les éléments singuliers qui sont des accumulations de points singuliers en un lieu (les monuments sont des éléments singuliers par exemple).

Le jeu entre les éléments constants (les niveaux) et les éléments singuliers offre donc trois types de structures urbaines :

- éléments constants / éléments constants ; exemple : une grande trame parcellaire structurante comme dans les bastides du Sud-Ouest,
- éléments constants / éléments singuliers, qui est le rapport le plus fréquent et le plus significatif, trois cas sont alors possibles : la morphologie est conditionnée par l'élément singulier (l'église dans le tissu d'un village), par les éléments constants (les équipements publics insérés dans le tissu haussmannien) ou il y a équilibre (comme dans l'urbanisme baroque),
- éléments singuliers / éléments singuliers ce qui correspond aux ensembles monumentaux urbains (le Ring à Vienne ou les grandes perspectives parisiennes).

Quand les éléments sont constants, les rapports entre eux peuvent être biunivoques (marqués par une même règle commune), univoques (marqués par l'inféodation de l'un à l'autre) ou alors marqués par une transition.

À partir de ce travail, deux types d'analyse morphologiques sont proposés : des monographies de sites et des typologies construites à partir des précédentes.

L'analyse proposée dans les monographies se déroule en trois temps : décomposition par niveaux, analyse des caractéristiques internes à chaque niveau et recombinaison des niveaux entre eux (étude de leurs rapports). Ce travail est déterminé par une « *grille de qualification des rapports morphologiques* » déterminant trois domaines morphologiques : la topologie (positionnement et liaisonnement des éléments), la géométrie (rapport entre les formes et les directions des éléments) et les dimensions. Ces domaines sont développés selon « *des modalités de dépendance, d'indépendance, de dépendance partielle, de redondance, d'interdépendance, de contradiction* ».

Devant la complexité des rapports entre villes et sites dans les exemples qu'il désirent traiter, les auteurs proposent que leurs analyses soient de trois types : certaines seraient à dominante géographique (basées sur l'état actuel de ces rapports), d'autres à dominante historique (faisant appel à l'évolution de ces rapports) et enfin certaines seraient de simples fiches fournissant des exemples supplémentaires. Les analyses à dominante géographique sont structurées de manière systématique. Après une présentation générale du site naturel (situation et topographie, géométrie, dimension), de la forme urbaine (situation et topographie, géométrie, dimension) et de leurs rapports (topologique, géométriques, dimensionnels), le site naturel et la forme urbaine sont chacun décomposé par niveaux, et les rapports entre ces derniers sont étudiés, avant qu'une synthèse des structures du tissu urbain, de la forme urbaine et du site urbanisé ne soit proposée avec la question d'une possible « conscience » du site naturel.

Extraits

Le cas de Carbone (p. 190-197)



Photographie aérienne de Carbone

1. La ville

Elle est située dans un méandre de la Garonne entre Toulouse et Boussens, issue de l'extension d'un ancien noyau médiéval constitué en bastide (fondée par Alphonse de Poitiers en 1256) et implantée à la limite d'un éperon rocheux

au-dessus du fleuve afin de barrer l'entrée du méandre. Ses extensions se sont développées au Sud et au Nord du noyau ancien, prolongeant ainsi la forme urbaine à la fois vers la tête et vers l'arrière du méandre.



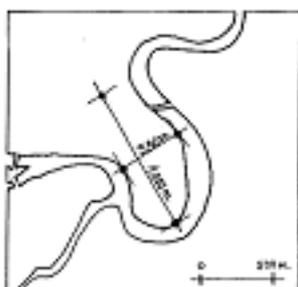
2.1 Structure du site naturel

C'est un méandre parallèle, unilobé et infléchi (axe courbe), orienté sensiblement N.O./S.E.. Ses dimensions sont approximativement de 380 mètres pour sa largeur et de 1000 mètres pour sa longueur (du sommet à son attache).

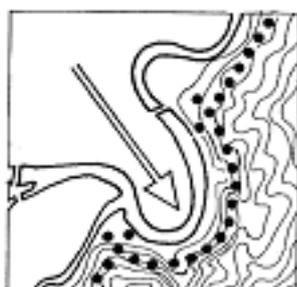
Il est situé sur un côté du grand couloir alluvial dégagé par la Garonne et est partiellement encastré dans la zone de collines de sa rive extérieure.

C'est un méandre d'affrontement et partiellement d'accotement (dans le sens où le relief principal est situé à l'extérieur du méandre, à son sommet et sur un de ses côtés).

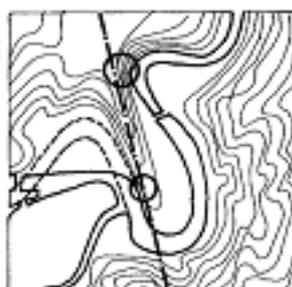
À l'intérieur du méandre le tracé du fleuve et celui du relief présentent une indépendance directionnelle très forte car l'éperon rocheux s'est implanté obliquement par rapport à la Garonne, ce qui l'amène à avoir deux points de tangence avec celle-ci. Ceci provient du déplacement de la branche amont du fleuve vers le Sud et de son remblaiement par une plaine alluviale. À l'origine ce méandre devait donc présenter les caractéristiques d'un site beaucoup plus fermé qu'il ne l'est actuellement (méandre parallèle ou étranglé et parfaitement orienté vers le Sud), ce qui explique son choix comme site urbain au XII^e siècle, pour l'implantation d'une bastide car celle-ci occupait un site naturellement bien défendu et commandait l'entrée du méandre.



Les dimensions du méandre



Le décalage du relief

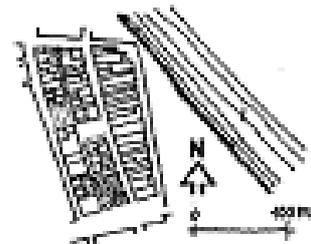


Un méandre d'affrontement et d'accotement

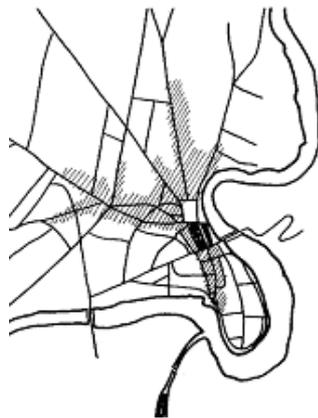
2.2 Structure du tissu urbain

Le tissu urbain n'occupe qu'une partie de la surface totale du méandre (environ un tiers). On peut distinguer deux types de tissus urbains qui sont juxtaposés et en continuité l'un de l'autre et dont l'emprise au sol présente une figure sensiblement triangulaire.

- Un tissu tramé et orthogonal qui correspond à l'emprise de l'ancienne bastide et à son extension méridionale. Dans ce premier tissu les quatre niveaux de structuration de la forme urbaine sont organisés en étroite interdépendance les uns des autres, ce qui lui assure une très grande homogénéité morphologique.



La bastide



La bastide dans l'agglomération

- Un tissu sensiblement rayonnant organisé à partir de la Place du Préau et qui correspond à l'extension septentrionale de la bastide. Dans ce second tissu le réseau parcellaire et le réseau viaire sont implantés en parfaite contradiction l'un de l'autre (à une trame parcellaire orthogonale se superpose une trame viaire rayonnante) et c'est alors le réseau bâti (et son niveau d'accompagnement constitué par les espaces libres) qui doit rattraper les conflits morphologiques existant entre les deux premiers niveaux. Il y parvient en obéissant à la fois au tracé parcellaire (géométrie orthogonale du bâti à l'intérieur de la parcelle) et au tracé viaire (alignement des constructions le long des voies et façades biseautées).

Rôle du parcellaire

Le réseau parcellaire se décompose en trois trames distinctes et juxtaposées :

- une trame parcellaire principale, orthogonale, implantée transversalement au méandre et qui l'occupe presque complètement du Nord jusqu'au Sud (du plateau jusqu'au fond de la boucle). C'est cette trame qui organise la presque totalité du site et du tissu urbain. Elle présente une configuration laniérée (parcelles longues et étroites) dont les dimensions sont importantes sur le plateau et dans le lobe du méandre (où la trame s'infléchit), tandis qu'elles sont plus restreintes aux endroits où se situe le tissu urbain (particulièrement à l'endroit de l'ancienne bastide où le module de composition parcellaire est de 5 mètres de large pour 20 mètres de longueur environ).
- Une trame secondaire implantée à l'Ouest de la Place du Préau et qui organise l'extension urbaine qui se dirige vers la gare (2).
- Enfin, une trame sensiblement concentrique implantée dans la plaine alluviale amont et qui n'a aucune influence sur la structure du tissu urbain (3).



Le réseau parcellaire

Rôle du viaire

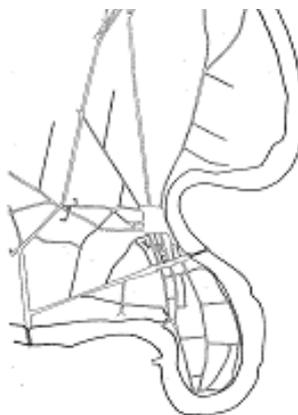
À l'intérieur du lobe du méandre le réseau viaire organise son tissu urbain sur un système tramé de voies (ancienne bastide et extensions) qui est en interdépendance avec la trame principale du réseau parcellaire; les voies longitudinales correspondent aux voies principales de l'agglomération, tandis que les voies transversales correspondent à ses voies secondaires. Au sommet du méandre cette trame s'infléchit et se pince.

Cette interdépendance entre le réseau viaire et le réseau parcellaire canalise précisément le tissu urbain à l'intérieur d'une trame orthogonale très rigoureuse.

À l'endroit de l'ancienne bastide, et à celui de son extension méridionale, le tracé viaire est composé sur un « système en échelle », c'est-à-dire qu'il est organisé à partir de deux voies principales parallèles entre elles (distantes d'environ 50 mètres l'une de l'autre) et qui sont reliées par une série de voies secondaires qui leur sont perpendiculaires.

À l'arrière du méandre (à l'endroit de l'attache de l'éperon du relief contre le plateau) le réseau viaire s'organise sur un système parfaitement rayonnant de voies à partir de la Place du Préau et amène de ce fait un éclatement du tissu urbain vers l'intérieur du plateau.

Enfin le chemin départemental n°62 venant de la plaine alluviale amont sectionne le tissu urbain à l'endroit de la Place de l'Esplanade (limite méridionale de l'ancienne bastide), mais ne « traumatise » absolument pas son tissu urbain car il y intervient dans une même écriture géométrique.



Le réseau viaire

Rôle des masses bâties

Les masses bâties couvrent une emprise d'environ 3 hectares, elles présentent une forme triangulaire très effilée et légèrement infléchie vers le sommet du méandre. Elles sont implantées obliquement par rapport au tracé du fleuve et le tangentent en deux de ses points opposés (fun sur la rive amont et l'autre sur la rive aval).

Les masses bâties présentent des limites précises et une très grande densité au centre du tissu urbain (qui correspond au noyau de l'ancienne bastide) et à son extrémité Sud (qui correspond au tissu d'extension de la bastide qui en a repris les caractéristiques urbaines, c'est-à-dire l'homogénéité, la densité et la géométrie), tandis qu'elles ne présentent pas de limites précises, un dessin diffus et une densité de plus en plus faible à son extrémité Nord et au fur et à mesure que l'on s'avance à l'intérieur du plateau (cette partie correspond à une zone d'extension récente et est recouverte en bonne partie par des constructions pavillonnaires).

Le rôle principal des masses bâties est celui de donner une figure et des limites précises pour le tissu urbain situé à l'intérieur du méandre, tandis qu'elles laissent beaucoup plus floues celles du tissu situé sur le plateau arrière.

Enfin les masses bâties tendent plutôt à organiser le tissu urbain d'une façon compacte en le retournant sur lui-même et vers l'intérieur du méandre et traitent le site extérieur comme un « espace d'arrière ».



Le réseau bâti

Rôle des espaces libres

Les espaces libres privés ont des formes résiduelles et sont rejetés sur la périphérie du tissu urbain, tandis que les espaces libres publics sont positionnés aux principaux points de rupture de la ville.

En effet, les trois places principales dilatent et ponctuent leur tissu urbain en l'ouvrant sur son site extérieur.

- À l'extrémité Nord, la place du Préau (140 m. x 100 m.) ouvre le tissu sur la branche aval du fleuve et joue le rôle d'une grosse articulation rectangulaire qui assure le passage entre la trame orthogonale des voies venant de l'ancienne bastide et celle rayonnante de ses extensions septentrionales;
- Au centre, la place de l'Esplanade sectionne le tissu en deux parties et isole l'ancienne bastide de son faubourg méridional; elle ouvre le tissu sur les deux branches du fleuve à la fois;
- À l'extrémité Sud la place de l'Eglise ouvre le tissu sur la branche amont du fleuve et marque la terminaison méridionale de la ville.

Au centre de l'ancienne bastide on trouve la minuscule place de la Halle qui ne structure que son quartier immédiat.

Ainsi, contrairement aux masses bâties qui tendent à organiser le tissu urbain d'une façon introvertie en le tournant vers l'intérieur du méandre, les espaces libres constitués par les trois places tendent plutôt à ouvrir leur tissu urbain sur leur site extérieur et à le faire « dialoguer » avec son environnement immédiat (fleuve et rive extérieure). Les trois places « réinjectent » le site extérieur à l'intérieur du tissu urbain et créent ainsi une série d'évènements qui servent à le ponctuer intérieurement et à l'ancrer dans son support physique.

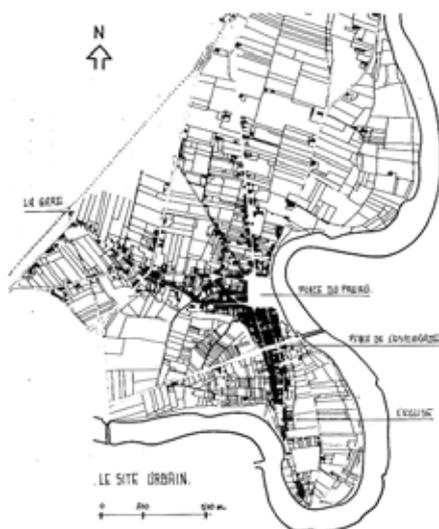
Rôle du site naturel

Le tracé du fleuve n'a aucune influence sur l'organisation du tissu urbain car c'est le relief qui est son unique niveau de structuration. En effet, celui-ci lui donne :

- la direction principale de son parcellaire (perpendiculaire à l'éperon rocheux).
- son principe distributif (longitudinal et convergent vers le sommet de l'éperon rocheux, divergent au départ du plateau arrière)
- la figure et les limites du réseau bâti (emprise triangulaire et infléchie)
- la position des deux places principales et de l'église (en terminaison de l'éperon et du départ du plateau).



Le support physique



2.3 Structure de la forme urbaine

Elle est assurée à la fois par les éléments constants du tissu urbain (en particulier son réseau viaire) et par certains des éléments singuliers de la ville (en particulier ses places).

La ville est organisée sur une structure en échelle (amenée par la prolongation des deux voies parallèles de la bastide) qui se termine en « tête-bêche » à ses deux extrémités avec la place du Préau au Nord (tournée vers la branche aval du fleuve) et la place de l'Église au Sud (tournée vers sa branche amont). C'est l'inversion de ces deux places par rapport à leur méandre qui est l'une des spécificités morphologiques les plus notables de cette ville.

Rôle du tissu (éléments constants)

Le rôle du tissu est de donner à sa forme urbaine, d'une part une limite et un épannelage précis en saturant l'ensemble du site présenté par le relief (éperon), d'autre part une organisation interne très rigoureuse qui est orthogonale sur une moitié de la ville (la plus ancienne) ; et rayonnante sur l'autre moitié (la plus récente). Il se comporte comme un tissu conjonctif qui avale et met en relation les éléments singuliers de la forme urbaine.

Rôle des éléments singuliers

Les éléments singuliers sont principalement constitués par l'espace des trois places et par l'église (la gare est trop excentrée par rapport à la forme urbaine et n'intervient que peu dans sa structuration).

Ces éléments singuliers sont une émanation de leur tissu urbain et lui obéissent en tous ses points; morphologiquement ils ne s'en distinguent et ne s'y singularisent que par leur positionnement et leurs dimensions, mais ce sont eux malgré tout qui assurent la structure principale de la forme urbaine.

Si le site assure l'infrastructure de la ville, ce sont les trois places, l'église et les deux rues parallèles qui les relient qui assurent sa « *suprastructure* ».

Rôle du site naturel

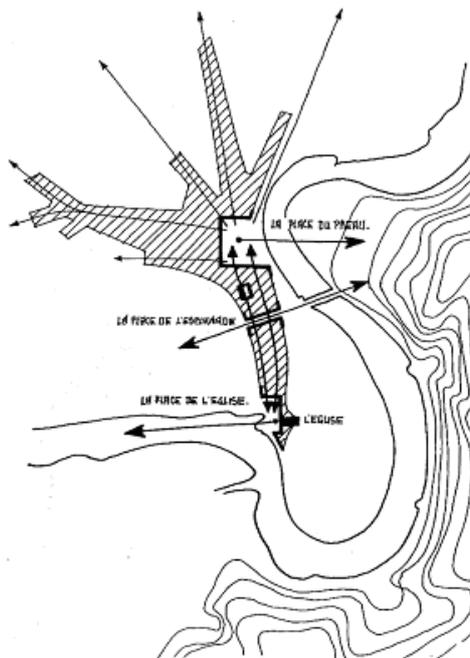
Si c'est le relief qui est le seul responsable de la structuration du tissu urbain, par contre c'est la combinaison du relief avec le tracé du fleuve qui est responsable de la structuration de la forme urbaine.

2.4 Structure du site urbanisé

Le site urbanisé présente une structure en éperon qui est très prononcée vers le sommet du méandre et qui devient de plus en plus diffuse au fur et à mesure que l'on s'en éloigne. Cette structure tend à considérer le sommet de l'éperon rocheux comme la terminaison définitive du site urbanisé de ce côté du méandre et repousse les extensions possibles de la forme urbaine vers son arrière.

Ce site urbanisé présente donc une structure ouverte à l'endroit de l'attache du méandre et une structure fermée au sommet de l'éperon rocheux.

Cette structure provient d'une organisation longitudinale du site urbanisé qui va en s'évasant au fur et à mesure que l'on sort du méandre et correspond donc assez exactement à la logique morphologique présentée par ce type de site qui consiste à regrouper et à bloquer le système distributif à son sommet (méandre d'affrontement), tandis qu'elle l'ouvre et le prolonge au maximum vers son arrière (site horizontal de plateau).



Néanmoins ce site urbanisé de méandre présente une ambiguïté morphologique très forte qui est due à la similarité de figures existant entre la forme urbaine et celle du méandre (approximativement triangulaire pour toutes les deux), tandis que leurs axes respectifs accusent entre eux une indépendance directionnelle et un décalage topologique très prononcé. Ce décalage permet à la forme urbaine et au méandre de maintenir chacun une certaine autonomie morphologique tout en ayant un point d'articulation commun constitué par l'attache du méandre.

Structure du site urbanisé

Du point de vue morphologique son rôle principal est de mettre en évidence le relief existant à l'intérieur du méandre et d'accentuer ainsi le décalage morphologique qui existe entre lui et son fleuve.

Du point de vue perceptif, son rôle est de réinjecter visuellement le site extérieur à l'intérieur du tissu urbain au moyen des différentes places et lier ainsi tangiblement la ville à son support physique.

Carbonne présente l'exemple d'une forme urbaine parfaitement précise mais non finie vers son arrière car le principe d'aménagement mis en place à l'attache du méandre (trame rayonnante des voies) est encore peu occupé par le réseau bâti et présente ainsi une zone potentielle d'extension pour les tissus urbains futurs qui peuvent venir s'y développer dans une autonomie relative, tout en respectant et en prolongeant la structure actuelle du site urbanisé.

Rôle du site naturel

Le rôle du site a sensiblement évolué au fur et à mesure du développement de la ville, mais c'est néanmoins le relief qui est resté son déterminant principal; la ville s'est organisée principalement avec son niveau orographique et secondairement avec son niveau hydrographique. À l'instant de la fondation de la ville le relief a fixé précisément le positionnement de la bastide (en rebord de plateau afin de fermer l'accès au méandre), mais absolument pas ses dimensions ni sa géométrie (orthogonale). Lors de l'extension méridionale le relief a fixé à la fois le positionnement (le long de l'éperon rocheux), la géométrie (fuselée et infléchie) et les dimensions (emprise des constructions correspondant à l'emprise de l'éperon).

Lors de l'extension septentrionale c'est alors la topologie de liaisonnement de l'attache du méandre qui a prévalu (schéma arborescent et divergent vers l'intérieur du méandre). Comme à cet endroit la contrainte du relief avait disparu (site horizontal et continu du plateau), le réseau viaire a pu s'organiser sur un schéma distributif proche d'un modèle théorique (et se composer sur un schéma parfaitement rayonnant).

Dans toutes ces phases d'évolution de la ville, le tracé hydrographique n'a été utilisé qu'au second degré pour fixer la position et l'orientation des places, mais nous avons vu que son rôle a été essentiel pour la mise en place de la structure en « tête-bêche » de la ville.

Actuellement le site intérieur du méandre est peu pertinent pour le développement urbain car celui-ci se produit plutôt sur son plateau arrière, mais c'est malgré tout la logique distributive de l'ensemble du méandre qui continue à guider les extensions septentrionales de la ville.

Analyse urbaine

PANERAI Philippe, DEPAULE Jean-Charles, DEMORGNON Marcelle
Marseille, Éditions Parenthèses, 1999, 189 p.

Résumé

Cet ouvrage, constitué par un des principaux promoteurs de l'approche typomorphologique en France, se présente comme un bilan des recherches menées en matière d'analyse urbaine utilisant le dessin comme mode d'analyse privilégié. Cette approche de type morphologique s'inscrit en liaison avec la problématique du projet.

Les trois chapitres centraux, en particulier, offrent une synthèse très claire, décomposant la morphologie urbaine selon trois entrées : le processus, c'est-à-dire les modes de croissance des villes, la matière constituée par les tissus urbains et le principe constitutif à travers le jeu des typologies.

Un autre chapitre, questionnant le regard morphologique face aux territoires périphériques à partir de deux recherches particulières, constitue un complément intéressant. Mais surtout, l'intérêt de cet ouvrage réside dans la variété des études citées en exemple et illustrant le propos des auteurs.

Mots-clés

Analyse urbaine, morphologie, typologie, typo-morphologie.

Présentation

L'ouvrage est issu d'une recherche effectuée en 1975 sous le titre « Principes d'analyse urbaine » menée au sein du laboratoire Ladrhaus de l'école d'architecture de Versailles. Celle-ci avait déjà fait l'objet d'une première publication intitulée *Éléments d'analyse urbaine* (Bruxelles, Archives d'architecture moderne, 1980), dont *Analyse urbaine* constitue une réédition totalement remaniée. L'ouvrage est rédigé par Philippe Panerai excepté le premier et le dernier chapitre, contributions respectives de Marcelle Demorgon et Jean-Charles Depaule qui avaient participé au travail du laboratoire Ladrhaus.

« Analyse urbaine » se présente à la fois comme un bilan des recherches en matière d'analyse urbaine mais aussi comme un répertoire proposant, à travers des exemples d'études, une large gamme d'outils pour l'analyse des villes et des territoires urbanisés. Une approche interdisciplinaire valorisant le dessin comme mode d'analyse est privilégiée.

Contenu

La structure de l'ouvrage est très simple, il est simplement divisé en sept chapitres correspondant à autant d'approches différentes de l'objet ville. Chacun est ensuite lui-même divisé en paragraphes correspondant à autant de groupes d'outils et de méthodes.

Les deux premiers chapitres appréhendent la ville comme un phénomène à grande échelle et insistent sur le travail de terrain. Le premier, « Territoires », propose une approche géographique des espaces urbanisés - plaidoyer pour un regard géographique territorialisé et retour sur les notions problématiques de centre/périphérie et ville/banlieue. Le second, « Paysages urbains », présente une manière d'appréhender des territoires urbains au travers de ce qu'ils nous donnent à voir. Tout d'abord sont présentés des outils pour analyser ces paysages - cartes mentales, analyse séquentielle d'un parcours urbain - avant que la question de l'enquête de terrain ne soit développée en détail.

Les quatre chapitres qui suivent font proprement appel à l'approche morphologique. Dans un premier chapitre intitulé « Croissances », la morphologie est appréhendée à l'échelle de la ville et comme un phénomène dynamique. Cette approche est présentée au travers de ses outils d'analyse, de ses modalités de lecture : différents modes de croissance, éléments régulateurs (ligne de croissance, pôle de croissance, croissance dans l'étendue, borne de croissance, barrière de croissance), jeu avec ces éléments (franchissement des limites, modification de la barrière).

Puis le chapitre suivant aborde les tissus urbains comme des objets statiques dont il s'agit de saisir les principes morphologiques. Après la présentation de leurs éléments (réseau des voies, découpages fonciers, constructions), voirie et parcellaire sont présentés en détail avant que les possibilités offertes par leur jeu mutuel ne soient développées. Enfin les rapports entre la notion de tissu urbain et la troisième dimension où la production de l'urbanisme moderne sont questionnés.

Le chapitre cinq, « Typologies », met lui en question la notion de « type » et les classifications qui en découlent à travers une réflexion historiographique. Puis une méthode d'analyse est proposée.

Dans le chapitre six, une synthèse des trois chapitres précédents est tentée sous le titre « L'espace de la ville : tracés et hiérarchie » ; elle est construite telle une réflexion sur la question urbaine au tournant de ce siècle autour de trois thèmes successifs : la question du centre, réseaux et polarités, la ville comme structure stable.

Enfin le dernier chapitre déroge à l'ambition initiale - utiliser le dessin comme mode d'analyse - en présentant une synthèse portant sur les approches sociologiques de « *la pratique de l'espace urbain* ».

Commentaire

L'ouvrage présente les avantages et les inconvénients de toute tentative de synthèse. Il est très riche mais n'offre pas toujours de méthodes suffisamment détaillées. Il se présente néanmoins comme une des rares tentatives françaises de bilan provisoire à propos de cette question. Sa lecture constitue donc un préalable pour toute personne voulant s'engager dans ce type d'approche.

Dès les premières pages, l'auteur insiste sur deux points importants pour comprendre sa démarche. D'un côté, sa volonté de mettre en valeur le dessin comme mode d'analyse. À travers celui-ci, il s'agit de décomposer les données offertes par l'espace physique afin d'en reconstituer ses principes propres ou ceux qu'il exprime. Et d'un autre côté, cette démarche d'analyse urbaine n'est pas cantonnée dans le monde du savoir théorique mais liée à la question du projet. L'approche proposée s'appuie ainsi sur l'outil dessin inscrit dans le processus itératif analyse/projet. Philippe Panerai développe à une autre échelle, et selon d'autres modalités, une démarche qui s'inspire de la tradition architecturale.

Cette appréhension d'emblée très architecturale de la ville trouve son écho dans la double hypothèse formulée dans le chapitre « L'espace de la ville : tracés et hiérarchie » : le succès de la ville traditionnelle, de la ville dense et constituée, serait dû à la qualité de son tissu, d'une part, et de celle de son plan d'autre part, c'est-à-dire à la qualité de sa matière physique et de celle de sa structure, donc de son architecture.

La question des espaces récemment urbanisés, ce que nous appelons ici les territoires métropolisés, est abordée en début de l'ouvrage dans le chapitre « Territoires ». Marcelle Demorgon y insiste sur l'importance de poursuivre une lecture classique fondée sur les tracés et les parcellaires qui en constituent les fondations, tout en plaçant contre l'oubli de l'appréhension immédiate, au quotidien, de ceux-ci. Allant à l'encontre des discours habituels, elle affirme que l'espace de la banlieue et de la périphérie n'est pas déstructuré. Bien au contraire, la désorientation du citadin proviendrait du fait que sa structure n'est que trop apparente, trop brute, la sédimentation urbaine n'ayant pas encore eu lieu, alors que ses éléments constitutifs sont marqués par une très grande diversité. Ainsi, même si deux études sont présentées au lecteur, elle marque sa volonté de ne pas fixer une démarche et des catégories mais de laisser la multiplicité des

méthodes de lectures s'exprimer.

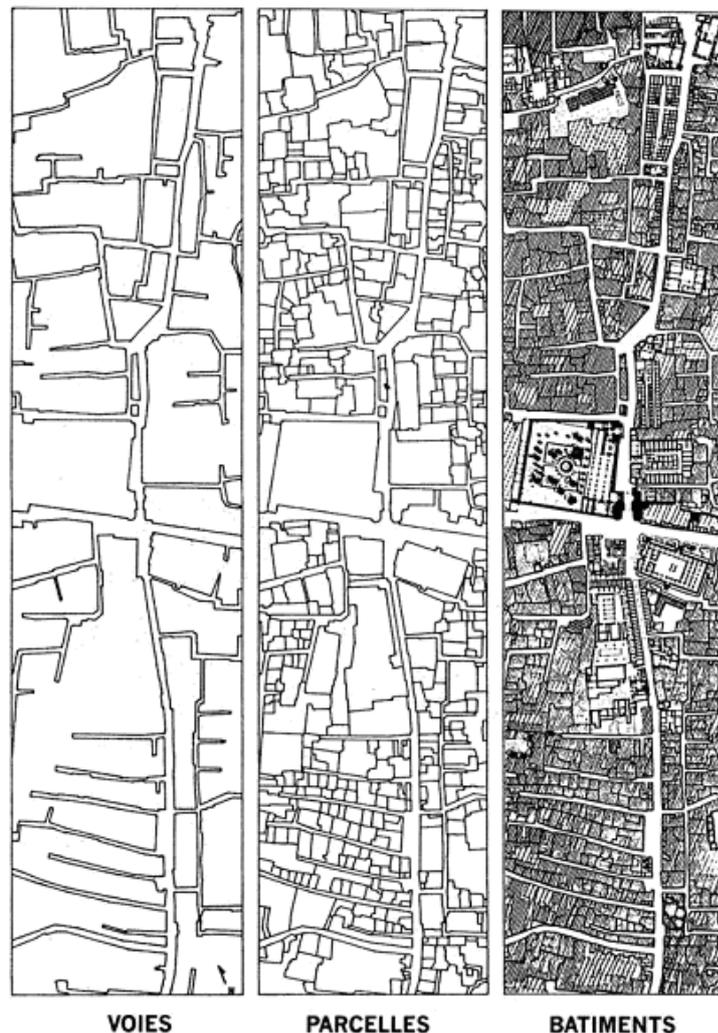
On retrouve cette volonté de ne pas enfermer le lecteur dans des méthodes rigides dans les trois chapitres centraux où Philippe Panerai développe la question de la morphologie à propos de la ville constituée. Celle-ci est décomposée autour de trois entrées, croissances, tissus urbains, typologies, qui correspondent respectivement aux différents éléments qui permettent d'en reconstituer l'évolution : processus, structure et classifications. Chaque entrée est par la suite librement détaillée à travers la présentation et l'explication de différentes notions et principes.

Cette réflexion approfondie est régulièrement illustrée par de très nombreux exemples issus d'études diverses. Un très large éventail des possibilités offertes par la cartographie et le dessin comme outils d'analyse est ainsi présenté. Ces exemples proviennent bien sûr majoritairement de recherches réalisées par les auteurs ou leurs collaborateurs, mais aussi d'autres travaux. Parmi les premières, on notera en particulier « Les bastides d'Aquitaine, du Béarn et du Bas Languedoc », essai sur la régularité (F. Divorne, B. Gendre, B. Lavergne et Ph. Panerai, Bruxelles, Archives d'architecture moderne, 1985) et « Lecture d'une ville : Versailles » (J. Castex, P. Celeste, Ph. Panerai, Paris, Éditions du Moniteur, 1980).

Extraits

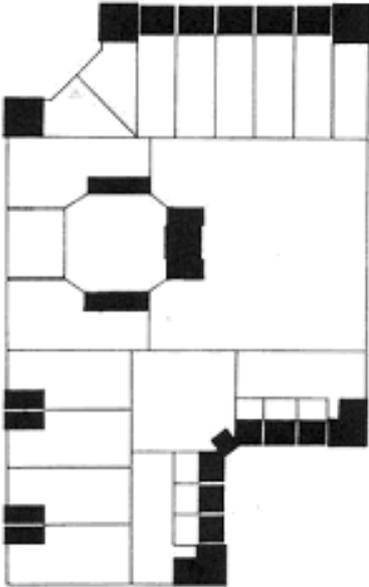
Le tissu : Le Caire, le centre ancien (p. 77)

(CEAA, Ville orientale / LADRHAUS)



Typologie concrète : un îlot, formation de l'îlot de Toulouse à Versailles (p. 125)

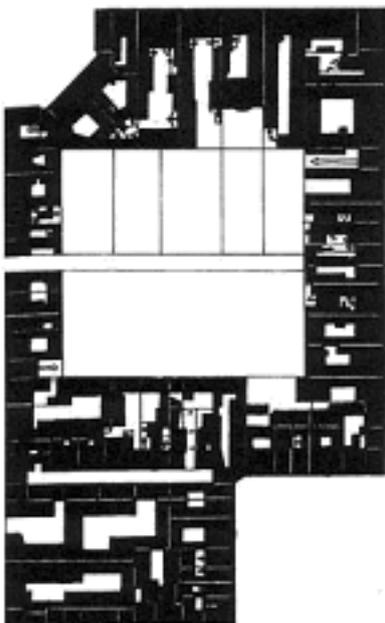
(J. Castex, P. Celeste, P. Panerai, Lecture d'une ville, Versailles, 1980).



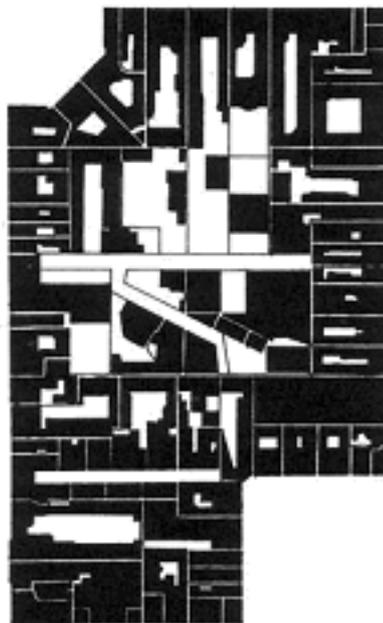
Projet entre 1670 et 1675 d'après un plan conservé à Stockholm : il n'y a pas d'îlot, mais un espacement entre les figures de la rue Dauphine et du marché.



Relevé de 1685 (plan de Chalcographie). La netteté géométrique des figures n'a pas résisté à la réalisation. Seul un des pavillons de l'avenue de Saint-Cloud a été fait : l'hôtel double de Livry et du Plessis, Montansier ou de Toulouse.

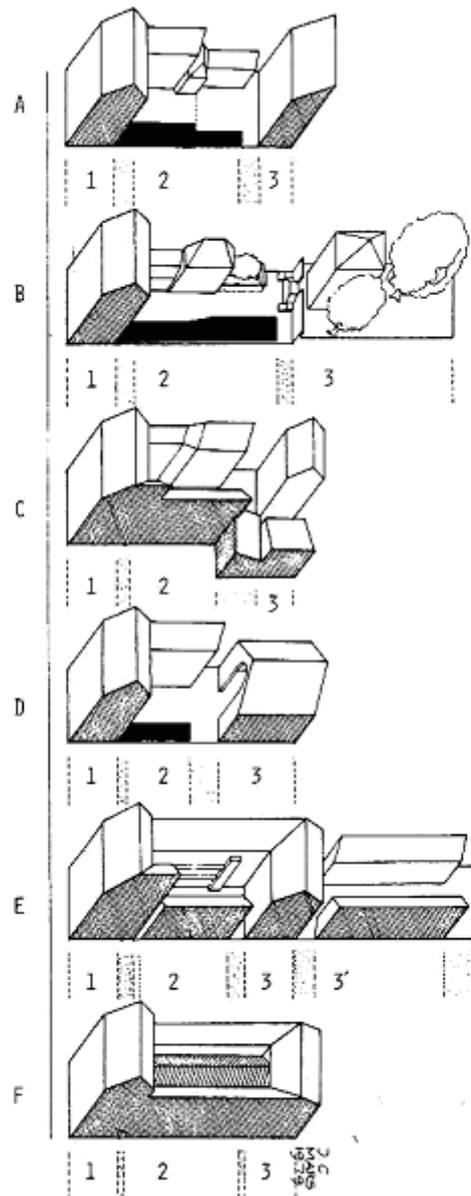


Cadastré de 1813. L'hôtel de Toulouse, qui depuis un siècle déjà s'est enfermé dans son enclave au cœur de l'îlot, a disparu avec la Révolution. Le pourtour de l'îlot s'est densifié jusqu'à l'ossification.



Cadastré actualisé pour 1975. La périphérie de l'îlot a peu varié. Seul le centre s'est bâti autour des passages ; mais le petit monde protégé des hangars et des villas, morceau de banlieue dans la ville, vient de céder devant quelques réalisations tout à fait désordonnées.

L'immeuble urbain et l'utilisation de la parcelle (p. 128)



Capacités d'adaptation des types bâtis sur les parcelles profondes dans le centre de Versailles. La logique de l'utilisation définit trois parties qui se succèdent : un immeuble principal sur rue (1) avec une porte cochère dans l'axe de la façade ; une cour-ruelle allongée (2) distribuant de part et d'autre des bâtiment secondaire (écuries, réserves, artisanat et logements populaires) à simple orientation, accolés aux mitoyens ; un bâtiment de fond de parcelle (3). Entre ces trois parties, des fractures plus ou moins épaisses (indiquées ici en pointillé) témoignent de la non homogénéité du tissu, qualité qui sera gommée avec Haussmann. Dans deux cas (B et E), la grande profondeur permet une redondance en fond de parcelle.

Le forme del territorio italiano

Les formes du territoire italien

CLEMENTI Alberto, DEMATTEIS Giuseppe, PALERMO Pier Carlo

Milan, Laterza - Ministero del Lavori Pubblici, 1996, 642 p.

Fiche
de lecture

établie par

Clément Orillard

Résumé

Cet ouvrage présente les premiers résultats de la recherche Itaten, recherche sur les nouvelles formes du territoire italien lancée au début des années 1990 et couvrant l'ensemble du territoire, qui devait permettre de constituer les ressources de base d'un futur observatoire permanent. Il est divisé en deux volumes. Le premier présente une importante série d'articles théoriques précisant le cadre et les attendus de la recherche. Puis le second propose une succession d'études chacune réalisée par une équipe de chercheurs différente et détaillant une région italienne.

La recherche est axée sur l'étude des relations entre morphologies sociales et morphologies physiques, qui ne sont pas pensées comme déterminées mais résultant d'un jeu complexe.

Malgré sa pauvreté en matière cartographique, cet ouvrage est exceptionnel non seulement pour la somme théorique présentée dans le premier volume mais surtout du simple fait d'être le résultat de la première tentative de développer une approche morphologique des territoires à l'échelle d'une nation entière.

Mots-clés

Territoire, ville territoire, ville diffuse, morphologie sociale.

Présentation

L'ouvrage en deux volumes Le « forme del territorio italiano » présente les premiers résultats d'un programme de recherche développé par l'État italien dans les années 90 et intitulé Itaten. Il devait permettre de constituer un « Observatoire permanent des transformations du territoire » (Obs. Ter.) à la direction générale de la Coordination territoriale du ministère des Travaux publics.

La création de l'observatoire devait être l'occasion de regrouper les expériences des équipes de recherche des différentes universités italiennes ayant développé une approche morphologique du territoire – notamment autour d'Alberto Clementi, Giuseppe Dematteis, Pier Carlo Palermo, Bernardo Secchi – et de la diffuser dans les autres. Ce regroupement devait permettre aussi de mettre au point de nouveaux outils, mais aussi de repenser le territoire italien dans son ensemble face à une possible politique communautaire de restructuration de l'espace européen.

Cette publication ne présente néanmoins qu'un état intermédiaire de la recherche Itaten, tel un « work in progress » qui ne serait en fait jamais réellement terminé

Contenu

Le premier tome présente des articles théoriques écrits par différents auteurs et regroupés sous le titre « Thèmes et images de la mutation ». Après deux chapitres présentant la recherche Itaten ainsi qu'un survol des structures étatiques liés aux questions du territoire et des infrastructures, une première partie présente les antécédents du programme de recherche : un article présente la recherche It. Urb. des années 80, précédant un programme national en matière d'urbanisme, deux autres présentent les réflexions de deux pionniers Giuseppe de Rita et Giuseppe Dematteis.

Puis la question de la morphologie est développée en deux parties successives. La première aborde la morphologie physique du territoire en présentant les rapports entre description et interprétation (Bernardo Secchi), le thème de la transformation du territoire et ses effets, la notion de « *ville diffuse* » et ses différentes configurations, ou comment penser le territoire au-delà de la ville centre. La deuxième aborde la morphologie sociale au travers de réflexions sur le rapport entre ville des choses et villes des flux, sur les déterminants sociaux de la forme urbaine, sur les rapports entre analyse sociale et enquête morphologique (Arturo Lanzani) ou sur l'interprétation des formes (Pier Carlo Palermo).

Enfin une dernière partie tente d'offrir des pistes de travail au-delà du programme Itaten dans une optique institutionnelle : vers une politique européenne d'aménagement du territoire, l'action sur le territoire sans la planification, l'avenir de l'Observatoire permanent des transformations du territoire.

À la différence du premier, le deuxième tome présente une analyse de l'ensemble du territoire italien détaillé région par région sous le titre « Milieux bâtis et contextes locaux ». Après la présentation générale du mode de récolte et d'analyse des informations, trois chapitres regroupent les régions en trois grands ensembles : la grande région du Pô, la dorsale Adriatique et l'arc Tirénien. Cette partie est relativement hétérogène : le traitement de chaque région étant confié à des structures de recherche locales, il diffère nettement de l'une à l'autre.

Commentaire

Cet ouvrage offre une somme impressionnante de travaux de recherche ; il présente l'avantage de montrer le seul exemple, même s'il reste aujourd'hui encore inabouti, de recherche morphologique sur le territoire développé à l'échelle d'une nation. Ce seul argument suffirait à le classer dans le cadre des ouvrages les plus importants sur cette question. Ce qui est remarquable est que l'on observe dès le départ, malgré l'approche nationale, un fort attachement à l'idée de diversité dans *Les formes du territoire italien*, diversité liée aux contextes locaux. On note aussi que le territoire est envisagé comme un objet essentiellement dynamique marqué par des modèles en changement permanent et travaillé par un double mouvement de fragmentation sociale et de construction de réseaux économiques, sociaux, politiques et culturels à l'échelle globale. Il en résulte une grande complexité que la recherche Itaten prétend assumer en multipliant d'emblée les points de vue. Celle-ci se traduit par l'objectif central d'une collaboration interdisciplinaire entre géographes, planificateurs territoriaux, urbanistes, architectes – avec, dans un second temps, des économistes et des ingénieurs en infrastructure. Cette double hétérogénéité – au niveau des terrains et au niveau des savoirs mobilisés – est assumée, à l'image de l'organisation décentralisée de l'Oss. Ter. proposée dès le départ mais aussi des études région par région très différentes les unes des autres comme nous pouvons le voir dans le deuxième tome de l'ouvrage.

Mais, au-delà de cette hétérogénéité, l'ouvrage offre surtout un ensemble très riche d'articles théoriques constituant un bilan complet en ce qui concerne les notions et méthodologies développées dans ce type de recherche. Il s'agit de construire une synthèse permettant de développer une nouvelle approche en ce qui concerne l'interprétation de l'organisation physique, fonctionnelle et sociale du territoire italien.

Une première notion utilisée est celle d'*ambienti insediative* que l'on peut ici traduire par celle de milieu physique, milieu construit et qui est le produit des relations entre le cadre environnemental, la matrice territoriale, la forme sociale et la forme bâtie.

La seconde, placée au centre du travail de recherche, est celle de morphologie. Ici la morphologie peut être de deux types : sociale – la morphologie sociale est une notion très répandue en sociologie – et insediative, c'est-à-dire physique, bâtie, construite. En ce qui concerne la morphologie insediative, les articles développent surtout la question de la description – comme dans « Descriptions/interprétations » de Bernardo Secchi – et de l'identification des différents ensembles territoriaux au-delà de la ville traditionnelle. La notion de « *ville diffuse* » et ses configurations est ici évidemment centrale. La morphologie sociale est abordée essentiellement en relation avec la morphologie insediative dans un effort pour en fixer les limites respectives et les relations mutuelles à l'image de l'article « Entre les analyses sociales et les enquêtes morphologiques » d'Arturo Lanzani.

L'hypothèse principale développée par la recherche fut que l'identification de la morphologie est un passage obligé dans la construction d'une connaissance sur le territoire. Refusant un déterminisme liant directement morphologie bâtie et morphologie sociale, les auteurs affirment néanmoins la nécessité de croiser autant que possible dans leurs analyses paysage physique et paysage social, notamment en ce qui concerne les thèmes de la mutation et de l'innovation territoriale.

La deuxième hypothèse fut d'envisager le milieu construit non comme donnée mais comme résultat des interactions de réseaux qui se déploient dans les sphères locales et globales. Une importance toute particulière a donc été donnée à l'étude de la mobilité et des infrastructures.

Toute la recherche s'est attachée à mettre en évidence la diversité des processus de stratification sociale et d'urbanisation dans les différents contextes, que ce soit en ce qui concerne la dispersion du bâti, l'organisation urbaine et métropolitaine et le développement marginal. Les axes plus particulièrement étudiés furent :

- la transformation de l'organisation traditionnelle des régions,
- les manifestations du processus de mutation,
- la désignation des nouvelles figures de l'urbanisation,
- les nouvelles formes d'associations entre lieux et pratiques sociales.

Au-delà de la réflexion théorique, la recherche fut construite autour de la réalisation de trois éléments qui devaient constituer les ressources de base de l'Oss. Ter. :

- le répertoire des recherches antérieures,
- l'atlas des représentations,
- le système d'information.

La réalisation de l'atlas durant la première année a été effectuée région par région comme préalable à l'identification des milieux bâtis locaux et à leur description par les unités de recherche locales, le passage à un niveau national étant prévu à une étape suivante. Il s'agissait de reconnaître les contours d'une nouvelle image du territoire en se fondant sur la reconnaissance des milieux bâtis en particulier grâce à l'observation de leur articulation avec les dynamiques de la forme bâtie et de la morphologie sociale. La lecture région par région a ainsi cherché à sélectionner les situations d'innovation (et de persistance) les plus significatives. La construction d'un système de données fut plus complexe : trouver des fonds de données couvrant tout le territoire national et pouvant être restitués sur un support cartographique homogène à l'échelle de l'ensemble du territoire italien intégré avec le système régional.

Étape dans le programme Itaten, Le forme del territorio italiano n'est donc qu'un bilan provisoire. Alors que les réflexions théoriques sont très développées dans le premier tome, atlas et système d'information nationaux restent en cours de formulation. C'est là une des principales limites de l'ouvrage, limite augmentée de l'hétérogénéité assumée des études régionales. C'est ainsi qu'alors que la morphologie est au centre des réflexions présentées, l'usage de la cartographie reste très limité, fût-ce par absence de cadres fixés à un niveau national ou du fait de la faible place accordée à chaque étude régionale empêchant une présentation d'un ensemble cartographique plus riche.

Extraits

Bernardo Secchi, « Descrizioni / interpretazioni » (p. 83-92)

Da qualche tempo ho cercato di attirare l'attenzione di chi si occupa dello studio e del progetto della città e del territorio sulla necessità di tornare a descrivere ciò che nella città e nel territorio si vede, si tocca, si ascolta¹. Mi è sembrato anche di poter dire che il nostro mondo c'è nostri anni sono pervasi da una sorta di « ansia descrittiva » ; qualcosa che si può cogliere con molta chiarezza nella letteratura, nelle arti visive, nella musica contemporanea, ma anche in alcune scienze umane ad esempio nel campo dell'antropologia culturale e dell'etnografia e che ancora trova qualche resistenza nello specifico campo degli studi della città e del territorio.

Ho cercato di attirare l'attenzione sull'importanza della descrizione e delle mie forme, non come operazione preliminare, (li svolgersi prima di ogni altra attività cognitiva, tantomeno come qualcosa che si colloca a valle dell'interpretazione. meno ancora come fase analitica anteposta o contrapposta al progetto. Ho cercato semmai di mostrare la complessità delle relazioni che intercorrono tra questi tre termini - descrizione, interpretazione e progetto; termini che mettono in fila solo per poterli inserire entro la struttura lineare della scrittura, ma che immagino come allusivi di tre layers-matrice indifferentemente sovrapponibili e contaminabili entro il mio computer² o, per dire la stessa cosa in altri termini, che non immagino costruire una successione di operazioni, quando potersi disporre lungo l'asse del tempo secondo sequenze di volta in volta diverse e in alcuni casi assai complesse³.

Ho cercato anche di interrogarmi mille ragioni di ciò che a me appare come una pervasiva « ansia descrittiva » e mi è sembrato di poter dire che essa ha origine nel dubbio: nel dubbio di non vedere ciò che stiamo guardando, di sottovalutare ciò che è pur là a noi di fronte, nel dubbio che le parole che utilizziamo nei nostri resoconti « sovra-interpretino » il mondo circostante; un dubbio cioè che investe le nostre pratiche osservative e discorsive.

1. Osservare il mutamento, nelle scienze umane come in quelle naturali, ha da sempre richiesto una modifica delle pratiche e degli strumenti osservativi; farne resoconti ha da sempre indotto una modifica dell'organizzazione discorsiva: delle parole, degli enunciati, degli argomenti, del loro modo di comporsi e interagire. Il mutamento ha sovente indotto rotture epistemologiche, sfidato interdetti e divieti, sterilizzato linguaggi e norme di comportamento che apparivano come gli unici possibili. Non sto sollevando una questione ignota.

Ciò che sto dicendo è che nelle città e nei territori del nostro paese e della maggior parte dei paesi europei, con le ovvie differenze e con gli inevitabili anticipi e ritardi nelle diverse regioni, si è

1 Sto parafrasando il titolo della relazione introduttiva da me presentata al II Convegno internazionale di urbanistica, *Descrivere il territorio*, Prato, 30 marzo-1 aprile 1995 (B. Secchi, *Dell'utilità di descrivere ciò che si vede, si tocca, si ascolta*, Atti del II Convegno internazionale di urbanistica, di prossima pubblicazione), titolo che, a sua volta, parafrasava un testo di Alfonso Berardinelli (*Sulla utilità di descrivere ciò che si vede*, « Altrochimestre », 2, 1994). Sul tema della descrizione sono però tornato più volte in « Casabella », in particolare con *Urbanistica descrittiva* (588, marzo 1992), testo nel quale, riprendendo in estrema sintesi la relazione tenuta qualche tempo prima alla scuola di specializzazione in Urbanistica presso la Facoltà di Architettura di Roma, avevo cercato di esaminare le principali « forme » della descrizione degli urbanisti. Ma forse ho sollevato per la prima volta e con sufficiente chiarezza lo stesso tema in un seminario presso il Politecnico di Milano (12 gennaio 1989) presentando una relazione (inedita) dal titolo *Progettare l'eterogeneità e la dispersione*.

2 Naturalmente ogni volta che si inserisce in un testo una metafora o, più vagamente, una analogia, si deve avvertire di non prenderla in senso troppo letterale. Ciò che voglio sottolineare è la simultaneità delle operazioni cui i tre termini di descrizione, interpretazione e progetto alludono, il va e vieni dall'uno all'altro, la possibilità di contaminare le tracce dell'uno con quelle dell'altro, di produrre, grazie a questa contaminazione, nuovi strati che rinviano a nuove descrizioni, interpretazioni, progetti; la possibilità di poter, in altri termini, di continuo « oscillare » tra descrizione e progetto, tra progetto e interpretazione, fra interpretazione e descrizione e così via.

3 Chi concretamente opera nel campo della progettazione urbanistica sa che descrizione, progetto e interpretazione si inseguono, si sovrappongono, si anticipano e rinviano reciprocamente nel tempo; che un'idea progettuale rinvia alla descrizione e all'analisi e interpretazione; come un'ipotesi interpretativa ne sollecita una progettuale che necessita di nuove descrizioni; che durante il periodo di studio e formulazione di un progetto non si smette mai di descrivere e interpretare, così come non ci si arresta mai dall'iniziare nuovi progetti.

prodotto negli ultimi due decenni un mutamento importante⁴ che segna, a mio modo di vedere, una rottura epocale. Mi sembra che esso segni la definitiva « uscita dalla città del XIX secolo », dai suoi modi di organizzare l'insediamento dei differenti gruppi sociali e delle differenti attività, di provvederli di adeguate attrezzature e infrastrutture, di pensare e rappresentarne il progetto e le sue principali « figure ». Un movimento iniziato in Italia tra la fine degli anni Sessanta e l'inizio del decennio successivo, ora manifestamente visibile. Un movimento che succede e si contrappone a un'esperienza sostanzialmente comune a tutto il continente europeo per almeno due secoli, dalla fine del XVIII a oggi e che, come suggerisce appunto il programma di ricerca Itaten, può essere osservato da diversi punti di vista: studiando le nuove forme dell'insediamento, le nuove pratiche sociali, le nuove forme organizzative di alcune attività produttive, come la letteratura, le arti visive e, più in generale, le forme della « cultura » contemporanea⁵.

I sintomi di questo mutamento erano presenti in Europa sin dall'inizio del secolo e si sono fatti via via più manifesti in forma di progressiva « dispersione » ed « eterogeneità »: degli insediamenti entro il territorio; degli individui e dei gruppi entro lo spazio sociale; delle attività entro lo spazio economico, degli attori in quello delle decisioni; dei discorsi in duello della comunicazione e delle immagini nello spazio mitologico contemporaneo⁶.

Ciò che di recente è avvenuto è che l'intero nostro campo visivo è stato invaso dalle immagini che il mutamento aveva prodotto e che la dispersione è divenuta categoria attraverso la quale abbiamo interpretato ogni aspetto della nostra società; che le stesse interpretazioni si sono moltiplicate e disperse, avvicinandosi ai soggetti, ai loro discorsi, alle loro immagini in una sorta di progressiva mise en abîme della stessa attività interpretante. È questa la situazione nella quale sono iniziate e divenute sempre più frequenti, forse necessarie, nuove « descrizioni critiche » della città e del territorio e nella quale è maturata una serie di riflessioni sui « limiti dell'interpretazione »⁷.

2. Descrizione e interpretazione sono, soprattutto nell'area di studi cui mi sto riferendo, attività altamente problematiche e dai confini ambigui. Esse tendono, come ho detto, di continuo a

4 Cfr. B. Secchi, Le trasformazioni dell'habitat urbano in Europa: alcuni appunti, « Quaderno della ricerca sulle trasformazioni dell'habitat urbano in Europa », 0, luglio 1993.

5 « Il lettore dovrà rammentarsi scriveva T.S. Eliot e giustamente Alessandro Dal Lago ci ricorda di quanto sia qui compreso nel termine cultura. Essa include tutte le attività e gli interessi politici di un popolo. Il derby, la regata di Henley, Cowes, il 12 agosto, la finale di campionato, le corse dei cani, il tiro al bersaglio con le frecce, il formaggio Wesleydale, il cavolo bollito a pezzi, le barbabietole nell'aceto, le chiese gotiche dell'Ottocento e la musica di Elgar. Il lettore può fare da sé la sua lista » (A. Dal Lago, I nostri riti quotidiani, Costa & Nolan, Genova 1995). Il rinnovato interesse dell'urbanista per l'etnografia e di questa per le pratiche delle nuove popolazioni urbane, certamente sollecitato dalle opere di Mare: Augé, fa parte, a mio modo di vedere, seppure con modalità differenti, dell'ansia descrittiva cui mi sto riferendo, un'ansia simile a quella che animava Geddes e i primi ricercatori della scuola di Chicago. « Andare a sedersi negli atrii degli hotel di lusso e sui gradini all'ingresso delle flophouse, sui muretti della Gold Coast e di Star o di Garter Burlesk [...] insomma andare a sporcarsi i pantaloni nella ricerca vera », secondo i suggerimenti di R.E. Park (citato da R. Rauty, Società e Metropoli. La scuola sociologica di Chicago, Donzelli Editore, Roma 1995), che a sua volta cita J.C. McKinney, è ciò che fanno, ad esempio, Alessandro Dal Lago (oltre i nostri riti quotidiani, cit., si vedano soprattutto Descrizione di una battaglia i riti del calcio, Il Mulino, Bologna 1990 e Tra due rive. La nuova immigrazione a Milano, Franco Angeli, Milano 1994) e Franco La Cecla (si vedano soprattutto Perdersi: l'uomo senza ambiente, Laterza, Roma-Bari 1988 e Mentelocale, per un'antropologia dell'abitare, Eleutheria, Milano 1993) e, come loro anche se con scopi e temi diversi, molti urbanisti.

6 Cfr. R. Barthes, Mythologies, Editions du Seuil, Paris 1957 (trad. it., Miti d'oggi, Einaudi, Torino 1974), ma anche A. Sauvy, Mythologie de notre temps, Payot, Paris 1965 e H. Lefebvre, Introduction à l'étude de l'habitat pavillonnaire (1966), in N. Haumont - M.G. Raymond - H. Raymond, L'Habitat pavillonnaire, Editions du CRU, Paris 1967. Ciò che (leve però essere sottolineato) è che la percezione della « dispersione » non avviene in tutti i campi simultaneamente e provocando le medesime reazioni e risposte. Tra i tentativi di rispondere sul piano più strettamente politico alla dispersione dei soggetti (e al contemporaneo insorgere di comportamenti di « massa »), il rifiuto della Neuen Musik, dell'astrattismo pittorico, della dispersione degli insediamenti nelle grandi periferie urbane e, oggi, nella « città diffusa », i vari « rappel à l'ordre » e i tentativi di ritrovare la grammatica e la sintassi della città del XIX secolo non intercorrono relazioni immediate; eppure tutti fanno parte di un identico campo di fenomeni e riflessioni.

7 Come è ovvio mi sto riferendo al testo di U. Eco, I limiti dell'interpretazione, Bompiani, Milano 1990 e alla riesposizione in nuova forma di alcuni degli stessi temi in Interpretazione e sovrainterpretazione, Bompiani, Milano 1995. Nonostante, come dirò tra poco, l'analogia testuale debba essere utilizzata nel campo di studi cui mi sto riferendo con qualche circospezione, a me sembra che, specie negli anni recenti, il progettista, lettore privilegiato della città, abbia spesso enfatizzato e tra loro confuso l'intentio lectoris e l'intentio auctoris trascurando forse l'intentio operis, o, detto in altri termini, abbia sovrapposto all'interpretazione di una città e di un territorio troppo scarsamente conosciuti (anche per difetto di accurate descrizioni) qualcosa che già apparteneva alle proprie intenzioni progettuali o che riteneva appartenesse alle intenzioni progettuali collettive, ai desiderata dei cittadini. Non sempre però questo qualcosa apparteneva alle intenzioni progettuali nel senso corrente del termine, cioè al progetto urbanistico o di architettura. Spesso questo stesso qualcosa apparteneva a un progetto accademico, a idee relative alla ridefinizione disciplinare, o alla ridefinizione delle aree professionali, ec

sovrapporsi e confondersi con il progetto; a costruirlo, ma a esserne a loro volta fortemente sospinte se non determinate⁸. Cercare di fissarne, almeno per la descrizione, il carattere « operativo » corrisponde al tentativo di esplorarne concretamente i limiti, non a una loro riduzione e banalizzazione⁹.

Vi sono due ragioni che rendono descrizione e interpretazione attività altamente problematiche nel campo degli studi urbanistici: la prima riguarda il fatto che il territorio e la città non sono « testi », quanto un « corpus » nel quale un insieme di testi, prodotti e ri-prodotti da una molteplicità di autori individuali e collettivi, nel corso del tempo si sono sedimentati, aggiungendosi, contrappo- nendosi, negandosi reciprocamente; un « palinsesto »¹⁰ nel quale le diverse generazioni hanno lasciato le proprie tracce aggiungendo, togliendo, soprattutto modificando qualcosa e con ciò testimoniando in modi sempre parziali le proprie « intenzionalità » nei confronti della città e del territorio. Ciò rende l'analogia testuale e le tecniche analitico-interpretative che ne derivano certamente non improprie, ma più delicate. Se è vero che di ogni opera possono essere ricostruiti i livelli di intenzionalità solo tenendo ben presenti i rapporti tra singolo testo e corpus, tra singola opera e letteratura, più difficile e delicato è immaginare ed eventualmente ricostruire i livelli di intenzionalità dell'intero corpus, della letteratura di un'epoca o di un periodo o di una particolare cultura locale: la città è ricca di esiti non intenzionali, « non voluti »¹¹ e, d'altra parte, le relazioni che legano le intenzionalità degli attori-autori e dei cittadini-lettori al contesto e alla sua interpretazione corrente sembrano, nel caso della città e del territorio, assai più cogenti di quanto non avvenga per un testo letterario¹².

La seconda, a questa legata, riguarda la straordinaria inerzia dell'immaginario collettivo e disciplinare¹³, un'inerzia che si è spesso voluta associare alla lentezza con la quale muta la città o il territorio, all'esiguità delle azioni odierne nei confronti del cumulo di depositi che la storia ci ha consegnato e che, nella costituzione della città e del territorio, appaiono come « invarianti ». Le nostre interpretazioni sono sempre parziali, interpretazioni di qualcosa inserito entro un contesto immaginato, più che conosciuto.

La prima ragione è responsabile, almeno in parte, dell'interpretazione in termini banalmente « caotici » della città e del territorio contemporanei, dell'assenza di regole che, dopo il ritirarsi dei grandi committenti privati e pubblici, sembra connotarli e del relativismo progettuale che ne è conseguito; la seconda dei numerosi tentativi di costringere la città contemporanea entro le regole grammaticali e sintattiche della città del XIX secolo, se non di quella di « ancien régime ».

8 L'idea tradizionale, che affida alla descrizione e interpretazione un ruolo « costruttivo », in particolare costruttivo del progetto, appare a chi si sia concretamente misurato con la costruzione del progetto urbanistico alquanto « astratta » e semplificante. In realtà molta parte delle nostre descrizioni e interpretazioni è anche costruita da idee progettuali confusamente intuite; molto più di frequente deriva da ipotesi maturate in altri campi e settori di studio e indagine. Un'ipotesi nata entro l'analisi economica o sociologica sollecita una proposta progettuale nel campo urbanistico che, a sua volta, sospinge descrizioni e interpretazioni che la modificano e rinviando ad altri terreni per un ulteriore approfondimento. Ancora una volta non sto dicendo una cosa nuova: solo che descrizioni, interpretazioni e progetto non solo non costruiscono una successione entro lo stesso campo disciplinare, ma, intersecandosi con altri campi di studio, danno luogo a costellazioni, configurazioni, mappe, relazioni « costruttive » di continuo cangianti e mutevoli nel loro ordinamento. È questa forse una delle ragioni per le quali i tentativi, assai accademici, di istituzionalizzare una gerarchia e una geografia dei saperi e delle discipline si sono ampiamente dimostrati incapaci di farci comprendere il mutamento e organizzarne il progetto.

9 Ho cercato di dare temporaneamente ordine alla mia strategia descrittiva racchiudendola entro tre fondamentali « operazioni » (uso il termine à la Bridgman): il « rilievo », l'« ascolto » e l'« analisi tecnicamente pertinente » (si vedano, per un'illustrazione di dettaglio di queste operazioni e per delle esemplificazioni, le relazioni, in corso di pubblicazione, ai progetti « preliminari » e ai « piani » di Bergamo - dicembre 1993 e dicembre 1994 - e di Prato - novembre 1994 e dicembre 1995). Il vincolo di linearità del testo scritto, un vincolo che difficilmente può essere rimosso in documenti di questo tipo, può, ancora una volta, indurre a confondere la strategia espositiva con quella cognitiva e con la cronologia dello svolgimento delle diverse operazioni, a confondere il « punto di partenza » con lo svolgimento di un « processo ». In realtà ciò che ho proposto in queste occasioni - e che ha degli antecedenti negli studi per i piani di Jesi (1987), di Siena (1990) e di Ascoli Piceno (1993) - differisce in modi radicali dalla tradizione, ad esempio da quella sistematizzata da G. Astengo. Nei casi cui sto riferendomi ciò che occorre criticamente « rilevare », « ascoltare » e analizzare in modi « tecnicamente pertinenti » era ignoto all'inizio degli studi e diveniva « scoperta » progressiva: l'ascolto rinvia alla necessità di rilevare, il rilievo critico all'analisi tecnicamente pertinente e così via.

10 A. Corboz, « La città come palinsesto », in *Casabella*, p. 516, 1985.

11 Cfr. P. L. Crosta, I a politica del piano, F. Angeli, Milano 1990, in specie il cap. VII, Ripensando il nesso intenzione / azione nella pianificazione, che dire degli effetti non voluti?, p. 165-72.

12 Cfr. P. L. Crosta, I a politica del piano, F. Angeli, Milano 1990, in specie il cap. VII, Ripensando il nesso intenzione / azione nella pianificazione, che dire degli effetti non voluti ?, p. 165-72.

13 Cfr. P. L. Crosta, I a politica del piano, F. Angeli, Milano 1990, in specie il cap. VII, Ripensando il nesso intenzione / azione nella pianificazione, che dire degli effetti non voluti ?, p. 165-72.

3. Rilievo, ascolto e analisi tecnicamente pertinente mi hanno condotto invece a formulare, almeno in via tentativa e provvisoria, alcune ipotesi interpretative assai differenti. Esse, come ovvio, si riferiscono solo ad alcuni aspetti della città e del territorio contemporaneo italiano. Chi osservi l'enorme dispersione che connota oggi vastissime aree del nostro paese, chi ne osservi le diverse forme e tenti di ricostruirne in modo dettagliato la storia scopre l'importanza del- l'« incrementalismo », da un lato, e della « mobilitazione individualistica » dall'altro. Ho insistito più volte su questi due aspetti della recente storia del nostro paese¹⁴. A mio modo di vedere entrambi meriterebbero qualche attenzione per la rilevanza che verosimilmente hanno rivestito nella costruzione di alcuni connotati profondi di ciò che in anni non lontani veniva chiamato il « modello di sviluppo » dell'economia e della società italiana. Entrambi ci mostrano come la dispersione che connota in modo evidente vaste parti del territorio nazionale possa essere interpretata principalmente in termini di risposte individuali (ma informate a una solida « razionalità minimale ») alla politica incrementalista¹⁵. Come ovvio si tratta di ipotesi che necessitano di ulteriori ricerche, ma non per questo sono avventate. Con il termine « incrementalismo » intendo riferirmi alla tendenza di lungo periodo¹⁶ a variare la dotazione di capitale fisso sociale per piccole dosi, che il più delle volte assumono la forma di piccole correzioni o di piccoli interventi destinati ad aumentarne « quanto basta » efficienza e capacità¹⁷. Rete stradale, ferroviaria, della distribuzione dell'energia e rete telefonica, se si eccettuano alcuni pochi casi¹⁸, peraltro fatti immediatamente rientrare entro la politica incrementalista, sono state estese e modernizzate lungo questo percorso che ha enfatizzato l'importanza del capitale fisso esistente e della sua eventuale capacità inutilizzata rispetto un capitale fisso di nuova formazione nel quale si rappresentassero, come era stato nell'ultima parte del XIX secolo, nuovi modi di vita, nuovi orizzonti produttivi, nuove tecniche di costruzione e gestione della città e del territorio¹⁹. Con il termine, invece, di « mobilitazione individualistica » mi riferisco alla tendenza di lungo periodo delle politiche del nostro paese a non risolvere alcuni dei maggiori problemi, ma a sospingere piuttosto i differenti soggetti, individui, famiglie e imprese, a trovarne « da sé » una soluzione particolare e specifica²⁰. Pizzorno, proponendo la locuzione « mobilitazione individualistica », si riferiva, all'inizio di un breve periodo che sarà connotato invece da una forte mobilitazione collettiva, a politiche come quelle abitative (alla tendenza, ad esempio, a risolvere il problema dell'abitazione attraverso finanziamenti diretti e indiretti dell'iniziativa di singoli che per accedervi si mobilitassero « uti singuli »), ma la risposta alla « crisi urbana » degli anni Settanta, risposta che a uno sguardo aggregato è apparsa dapprima come « decentramento produttivo », poi come formarsi della « economia sommersa », poi come « de-localizzazione »

14 Gran parte della storia della scienza degli ultimi decenni si è occupata di questo punto; stranamente però molto poco è stato fatto per un'area, particolarmente « esposta », quale l'urbanistica. Su questo punto si vedano: F. Infussi, *Costruzione e funzione dell'immaginario disciplinare nella progettazione urbanistica il ruolo della storiografia*, tesi di dottorato, Venezia 1995 e O. Soubeyran, *Imaginaire, Science et Discipline*, tesi di dottorato, Paris 1995.

15 Si veda, in particolare, *Le condizioni generali*, in « Casabella », 629, 1995.

16 Ciò farebbe sì che la dispersione debba forse essere attribuita nel nostro paese a cause simili a quelle che la spiegano in alcuni paesi europei (come la Grecia, il Portogallo e, in parte almeno, la Spagna), ma differenti da quelle che la spiegano in altri paesi (ove peraltro essa si è prodotta con largo anticipo sull'esperienza italiana).

17 Che potrebbe essere resa manifesta da un confronto tra le vicende del nostro paese negli ultimi cinquant'anni e in precedenti periodi di intenso sviluppo o tra le vicende del nostro paese in questo stesso periodo e quelle di altri paesi sviluppati europei.

18 Tra questi ovviamente vi sono la costruzione della rete autostradale (non il suo miglioramento attraverso la formazione « incrementalista » delle « terze corsie ») e della rete dei metanodotti; forse vi sarà la formazione della rete dell'alta velocità.

19 Il processo di progressiva « dismissione » del capitale fisso allora Costituito ha mostrato in modi del tutto evidenti come la città contemporanea visse e viva tutt'ora grazie alle dotazioni di capitale fisso accumulate nei precedenti periodi di sviluppo (e in specie durante il periodo « giolittiano » e « fascista »): strade e piazze, loro pavimentazioni, stazioni, scali e raccordi ferroviari, banchine portuali, gasometri, fognature, acquedotti, canali scolmatori e di bonifica, ospedali e scuole elementari, mense e bagni pubblici, uffici postali e comunali, ecc. Tutto ciò sembra giustificare il dibattito e le polemiche di alcuni anni orsono sulla « sotto-infrastrutturazione » del paese. Le analisi aggregate, i risultati delle quali debbono certamente essere osservati con molte cautele, sembrano però mostrare anche che la « politica incrementalista » degli ultimi cinquant'anni ha consentito di destinare all'investimento per la formazione di nuovo capitale fisso quote del prodotto lordo nazionale inferiori a quelle di altri periodi, accompagnandosi peraltro a saggi di crescita dello stesso prodotto sensibilmente più sostenuti. Il che costituisce forse un buon punto di partenza per una spiegazione.

20 « Una strategia che utilizza le stesse disuguaglianze che dovrebbero dare origine al dissenso e al rifiuto del sistema e le fa servire invece proprio come incentivo alla partecipazione ai benefici che il sistema può distribuire » (A. Pizzorno, *I ceti medi nel meccanismo del consenso*, in F.L. Cavazza - S.B. Graubard, *Il caso italiano*, Garzanti. Milano 1974).

e « de-industrializzazione », come rafforzamento e formazione di specifici « distretti industriali », formazione della « città diffusa » e della « campagna urbanizzata », non è stata molto differente e la dispersione attuale degli insediamenti ne è l'e-sito. Famiglie e imprese hanno risolto « da sé » il problema urbano, cercando entro nuovi modi e stili di vita, entro nuovi modi e tecniche della produzione, nuove relazioni industriali e sociali e nuovi rapporti con lo Stato e il sistema politico, una possibilità di partecipare ai benefici che il sistema poteva distribuire. Ciò le ha spinte a costruire le proprie abitazioni, le proprie officine, i propri negozi e le proprie attrezzature laddove un capitale fisso non ancora saturo potesse essere rinvenuto; lungo i tracciati delle vecchie divisioni dei campi che divenivano dapprima viottoli, poi strade di servizio, infine strade urbane; lungo le strade statali che divenivano « strade mercato »; utilizzando i canali irrigui, le rogge, le gore e i torrenti come fognature, i greti dei fiumi come cave, ma arrestandosi al limite del terrazzo fluviale, scegliendo i versanti solatii e stabili, inseguendo una propria idea, spesso « dialettale », dell'abitare, della casa o dell'officina e del suo adattarsi nel tempo alle nuove esigenze e configurazioni della famiglia o dell'impresa, mutuando stereotipi proposti da una sub-cultura progettuale e costruttiva. Un aspetto della cultura del paese che urbanistica e architettura colte non hanno saputo, in generale, canalizzare verso esiti più fertili e convincenti per gli stessi protagonisti.

In questo modo la costruzione della città e del territorio, di uno spazio per abitare e produrre, ha impegnato quote elevatissime delle risorse nazionali, quote elevatissime dei risparmi delle famiglie e delle imprese e ha portato a un esito connotato da una straordinaria inefficienza. Misurare quanto questo si rifletta in dispendio di energie individuali e in minor produttività del sistema economico complessivo non sarà mai forse possibile. Ma rilievi, ascolti, analisi tecnicamente pertinenti, descrizioni cioè assai meticolose di casi specifici, consentono di sospettare che tutto ciò, facendo parte della nostra esperienza collettiva, meriti anche una maggiore attenzione.

Le territoire comme palimpseste et autres essais

présenté par Sébastien March

CORBOZ André

Paris, les éditions de l'Imprimeur, 2001, 282 p.

Résumé

Sébastien Marot n'est pas le seul à avoir eu cette idée de rassembler en un livre quelques textes d'André Corboz – ici, une douzaine. En Italie et en Allemagne, des publications analogues sont parues au même moment sous les titres respectifs : *Ordine Sparso, saggi sull'arte, il metodo, la città e il territorio* et *Die Kunst, Stadt und Land zum sprechen zu bringen*. Cela tient à l'extrême dispersion de ces textes, articles épars parfois introuvables. Mais cela tient aussi à l'apparente dispersion des sujets abordés par cet atypique chercheur, juriste de formation ayant dérivé vers l'histoire de l'art, de l'urbanisme et de l'architecture, divergences que ce rassemblement vise précisément à unir dans ce qui les rapproche, ces trois qualités que Bernardo Secchi, dans l'introduction du livre italien, reconnaît systématiquement chez lui : « la curiosité, le nomadisme disciplinaire et l'érudition ».

Le territoire fait partie des grands sujets abordés par cet auteur. Deux métaphores en figurent le propos : d'abord celle du palimpseste, où l'auteur veut restituer au territoire l'épaisseur des traces et des lectures forcées qui l'ont façonné et dont la planification devrait sans arrêt se nourrir, et ensuite celle de l'hypertexte ou, plus exactement de l'« hyperville » ou « ville-territoire », à travers laquelle Corboz milite pour la prise de conscience et le réajustement nécessaire de nos conceptions de la ville face à un monde urbain devenu la totalité du territoire. Parmi les textes, particulièrement stimulants, proposés dans cet ouvrage, quatre se rapportent en particulier à ces thèmes-là : « « Non-City » revisited » (1987, p. 185-198), « L'urbanisme du XX^e siècle. Esquisse d'un profil » (1992, p. 199-207), « Le territoire comme palimpseste » (1983, p. 209-229) et « Au fil du chemin. Le territoire, ses assises et ses doubles » (1991, p. 231-248).

Mots-clés

Territoire, ville-territoire, hyperville, représentations de la ville, urbanisme.

Présentation

Sébastien Marot n'est pas le seul à avoir eu cette idée de rassembler en un livre quelques textes d'André Corboz – ici, une douzaine. En Italie et en Allemagne, des publications analogues sont parues au même moment sous les titres respectifs : « *Ordine Sparso, saggi sull'arte, il metodo, la città e il territorio* » et « *Die Kunst, Stadt und Land zum sprechen zu bringen* ». Cela tient à l'extrême dispersion de ces textes, articles épars devenus parfois introuvables. Mais cela tient aussi à l'apparente dispersion des sujets abordés par cet atypique chercheur, juriste de formation ayant dérivé vers l'histoire de l'art, de l'urbanisme et de l'architecture, divergences que ce rassemblement vise précisément à unir dans ce qui les rapproche, ces trois qualités que Bernardo Secchi, dans l'introduction du livre italien, reconnaît systématiquement chez lui : « *la curiosité, le nomadisme disciplinaire et l'érudition* ».

Le territoire fait partie des grands sujets abordés par cet auteur. Deux métaphores en figurent le propos : d'abord celle du palimpseste, où l'auteur veut restituer au territoire l'épaisseur des traces et des lectures forcées qui l'ont façonné et dont la planification devrait sans arrêt se nourrir, et ensuite celle de l'hypertexte ou, plus exactement de l'« *hyperville* » ou « *ville-territoire* », à travers laquelle Corboz milite pour la prise de conscience et le réajustement nécessaire de nos conceptions de la ville face à un monde urbain devenu la totalité du territoire. Parmi les textes, particulièrement stimulants, proposés dans cet ouvrage, quatre se rapportent en particulier à ces thèmes-là : « *"Non-City" revisited* » (1987, p. 185-198), « *L'urbanisme du XX^e siècle. Esquisse d'un profil* » (1992, p. 199-207), « *Le territoire comme palimpseste* » (1983, p. 209-229).

« *"Non-City" revisited* » (1987), p. 185-198

Le propos s'en prend aux représentations négatives qui, en Europe, nous font tenir la ville américaine pour monotone, sans centre et sans âme. Prenant la place de l'« avocat du diable », ce texte fut une des premières flèches décochées par André Corboz contre nos représentations archaïques mais tenaces de la notion de « *ville* » en Europe : unité du gabarit, ordre contigu, référence incontournable à la notion de centre - ainsi que, sur le plan de nos jugements esthétiques, contre le rôle encore trop structurant dans notre culture « classique » du concept d'harmonie. En donnant quelques explications essentielles sur la conception et la nature des villes américaines, l'auteur s'en prend à la plupart des idées reçues qui courent sur leur compte ainsi que sur les mentalités de leurs habitants (leur prétendu nomadisme, ou amnésie historique). Mais sa démonstration se complète dans le même temps de remarques visant à nous faire mesurer à quel point nous nous trompons nous-mêmes sur l'état de nos propres villes européennes... « *En rappelant ces vérités premières, je n'ai pas l'intention de faire passer la réalité urbaine américaine pour admirable, mais seulement – faut-il le redire ? – de montrer à quel point nos critères spontanés sont impropres.* »

« *L'urbanisme du XX^e siècle. Esquisse d'un profil* » (1992), p. 199-207

Par la perspective historique où il s'inscrit, ce texte prend des allures de manifeste. C'est le texte le plus complet et le plus didactique qu'André Corboz a consacré à ce thème, caractéristique dans son œuvre, du changement fondamental — et encore trop peu aperçu — d'échelle et de nature de la ville, et de l'urgence d'en tirer les leçons en matière d'urbanisme. L'intérêt réside dans ce « *profil* » historique des grands schèmes urbanistiques du XX^e siècle qu'il « *esquisse* », profil certes simplificateur, mais extrêmement stimulant face à la complexité qu'il cherche à saisir : l'idée de la cité-jardin relevant d'un « *urbanisme à côté de la ville* », celle de la charte d'Athènes et de la table rase préconisant un « *urbanisme contre la ville* », l'ensemble des idées des adversaires de la précédente revendiquant un « *urbanisme dans la ville* » ; et enfin l'époque actuelle où, au titre de quatrième phase, l'auteur situe ce qu'il qualifie d'« *urbanisme du territoire urbanisé dans sa totalité* », ou « *ville-territoire* ». Tout son propos vise alors à démontrer la nécessité de procéder à « *rien moins qu'une révolution dans notre représentation de la ville* », révolution qu'il qualifie de « *copernicienne* ». Condamnant notre attachement fondamental à l'idée d'harmonie comme condition du bon ordre, il suggère, pourrait-on dire, d'« *apprendre à voir le désordre* », la « *dérive* » et l'« *écart* » dans l'espace et la culture, comme les artistes du XX^e siècle n'ont cessé de nous y inviter : « *il nous faut d'urgence élaborer une notion de la ville comme lieu du discontinu, de l'hétérogène, du fragment et de la transformation ininterrompue* ». Affirmant que l'urbanisme ne peut plus, selon la pensée positiviste des modernes « *se résumer à la réalisation forcée d'une séquence d'actions prédéterminées* », il nous invite à engager ce changement de mentalités dans le sens qu'indique Edgar Morin, par exemple, dans « *Pour la pensée complexe* ».

« *Le territoire comme palimpseste* » (1983), p. 209-229

L'importance de la notion de territoire dans les textes d'André Corboz s'attache le plus souvent à l'idée de « *ville-territoire* », ou d'« *hyperville* », au travers desquelles il milite pour la prise de conscience et le réajustement nécessaire de nos conceptions de la ville face à un monde urbain devenu la totalité du territoire. Mais il a également médité plus directement sur la notion même

de territoire, qu'il est l'un des premiers à avoir entrevu comme le référent de la lecture et de l'action sur l'espace plus approprié et plus fondamental que la notion de « ville ». C'est le sujet de ce texte, que l'on doit recevoir comme un préalable à tous les autres, méditation nous offrant de nombreuses clés de lectures.

L'auteur commence par démontrer à quel point l'antagonisme ville-campagne est désormais dépassé pour appréhender la réalité territoriale, et combien, désormais, le territoire constitue « l'unité de mesure des phénomènes humains ». Il s'attache ensuite à souligner en quoi le territoire n'a jamais cessé d'être travaillé par des mouvements, les uns naturels et rarement perceptibles, les autres humains et très visibles, faisant du territoire un artefact et, nécessairement, un projet : « *Les habitants d'un territoire ne cessent de raturer et de réécrire le vieux grimoire des sols* », dit-il, en insistant sur le fait que cette action procède toujours d'une représentation subjective : « *il n'y a pas de territoire sans imaginaire du territoire* ». De là, l'auteur livre une fine réflexion sur la représentation du territoire en opposant littéralement la carte – approche fondée sur un idéal d'objectivité descriptive exposé à toutes les idéologies de l'action – et le paysage – fondamentalement subjectif. De la première il dit : « *outil démiurgique : elle restitue le regard vertical des dieux et leur ubiquité* » ; et du deuxième : « *Ce paysage que je regarde, il disparaît si je ferme les yeux et celui que tu vois pourtant du même point diffère de celui que je perçois* ». Enfin, se référant sans doute aux travaux d'Alain Léveillé – auquel ce texte est dédié – André Corboz conclut en recommandant une direction de travail : celle de *L'approche morphologique de la ville et du territoire* – œuvre de « *chercheurs venus de l'architecture...* » – seule capable de saisir la signification des formes du territoire, et de là, d'enrichir celle de l'intervention : « *Dans les contrées où l'homme s'est installé depuis des générations (...), tous les accidents du territoire se mettent à signifier. Les comprendre, c'est se donner la chance d'une intervention plus intelligente* » (lire l'introduction de *l'Atlas du territoire genevois*, cf. infra). À la métaphore géologique de la stratification, l'auteur préfère alors identifier le territoire à celle du palimpseste, avant de rappeler le sens premier de ce texte : « *il est évident que le fondement de la planification ne peut plus être la ville, mais ce fonds territorial auquel celle-ci doit être subordonnée* ».

La citta' diffusa

La ville diffuse

INDOVINA Francesco, MAFASSONI Franca, SAVINO Michelangelo,

SERNINI Michele, TORRES Marco, VETTORETTO Luciano
Venise, IAUV-DAEST, 1990.

Fiche
de lecture

établie par

Clément Orillard

Résumé

Ce travail est à l'origine du succès de la notion d'origine italienne de ville diffuse. Sa lecture est très importante pour comprendre les tenants et aboutissants de cette notion. Il fut dirigé par Francesco Indovina, un de ses principaux théoriciens. Portant sur la Vénétie centrale, l'étude doit permettre de définir les limites et le fonctionnement de la métropole formée par la mise en réseau des villes de Venise, Padoue, Mestre et Trévise, et le développement d'une urbanisation diffuse très variée. La question de la relation entre morphologie physique des nouvelles formes territoriales et morphologie sociale est au cœur de la démarche de recherche, l'enjeu central étant l'esquisse d'une définition générale du phénomène de ville diffuse.

Cette étude réunit un premier chapitre, où Indovina fait un point sur la notion même, et cinq approches différentes qui tentent d'amorcer des réponses à travers, notamment, l'usage de la cartographie.

Mots-clés

Ville diffuse, territoire, ville territoire, Vénétie, métropolisation.

Présentation

Cet ouvrage présente les premiers résultats d'une recherche intitulée « Hypothèse sur l'espace central de la Vénétie. La ville diffuse » menée sous la direction de Francesco Indovina au sein du laboratoire de Stratégie territoriale (Stratema), du département d'Analyse économique et sociale du territoire (DAEST) de l'*istituto universitario di architettura di Venezia*. Il s'agit d'un des premiers travaux scientifiques développés pour approfondir la notion de « *ville diffuse* » dont Indovina fut un des « inventeurs ».

Elle se base sur l'analyse de la transformation d'un territoire particulier, la Vénétie, espace compris entre les villes de Venise, Padoue et Trévise, transformation passant d'une urbanisation diffuse à la formation d'une nouvelle structure : la ville diffuse.

Contenu

Après une courte présentation de la recherche par Francesco Indovina, l'ouvrage se divise en six parties rédigées par autant d'auteurs différents. Il débute par une partie plutôt théorique, toujours du même Indovina, et développant la notion de « *ville diffuse* ». Sept chapitres sont autant d'étapes depuis l'observation du territoire de la Vénétie jusqu'à une réflexion plus abstraite. Successivement sont ainsi abordés les transformations du centre de la Vénétie : quelques signes socio-économiques du phénomène, les relations entre typologies sociales et processus structurels, la distribution des activités de services et la caractérisation urbaine, les nouvelles hiérarchies territoriales développées, le problème des limites et des variables entrant en jeu, pour aboutir à la question finale : le modèle de la ville diffuse peut-il rivaliser avec celui de la ville dense ?

Puis une autre partie introduit quelques notes de recherches « à propos de l'urbanité se développant entre les villes de Padoue, Venise-Mestre et Trévise » autour des hypothèses de classification, de la question des incertitudes de définition et de stratégie, mais aussi de quelques éléments de permanence recensés. La troisième partie tente de construire une typologie des espaces urbanisés de la Vénétie centrale : villes denses, villes réticulées et centres isolés. Dans la partie suivante, la question de la localisation des activités et des manques de la planification est débattue. Trois mouvements sont identifiés et leurs relations à l'espace sont abordées : l'immigration des « nouveaux arrivants », l'émergence de nouveaux modes endogènes et l'exode d'autres. Le cas de Mestre est détaillé comme celui d'un « refus de la ville », avant qu'une caractérisation de l'urbanisation diffuse soit recherchée puis proposée comme « ville nouvelle ». La cinquième partie aborde les premiers résultats d'une reconstruction de la géographie du territoire et de ses mutations dans les années 1980 au travers des fonds des recensements de 1981 et 1988. Enfin une sixième partie présente une lecture du territoire de la Vénétie centrale à partir d'un regard socio-économique sur l'habitat, croisé avec les bases économiques et les formes de la croissance urbaine.

Commentaire

Ce travail de recherche, qui est à l'origine du succès de la notion de ville diffuse, ne se présente pas, à première vue, comme une étude théorique fondant cette notion mais comme l'analyse d'un territoire particulier, celui de la Vénétie centrale. Or, à la différence de l'autre lieu où la recherche sur la ville diffuse se développe au même moment, le territoire milanais, la Vénétie est marquée par l'absence de métropole. Venise, qui a donné son nom à cet espace, isolée dans sa lagune a décliné à partir du XIX^e siècle au profit d'autres centres locaux installés dans les terres et notamment de la ville de Mestre. Ainsi à la place d'une métropole hégémonique dominant un territoire, la Vénétie est restée un espace constellé par quelques villes de taille moyenne, Venise et Mestre donc, mais aussi d'autres centres historiques comme Padoue, Trévise et Vicence. À la fin des années 1980, quelques chercheurs, dont Francesco Indovina, découvrent que cet espace polycentrique s'est transformé. Loin de rester éclaté en de multiples territoires inféodés à chaque ville, il s'est progressivement unifié autour de la constitution d'une agglomération distendue liant Venise et Mestre d'une part et d'une mise en réseau de toutes les principales villes d'autre part. Le cœur de la Vénétie, espace autrefois rural cerné par les pôles du réseau, s'est ainsi urbanisé peu à peu non plus d'une manière radioconcentrique mais d'une manière diffuse en donnant naissance à de multiples type de formes urbaines mais aussi à un espace métropolitain diffus. Or la définition de ce dernier, qui n'est alors pas reconnu administrativement, devient au début des années 1990 un enjeu politique majeur pour la région vénitienne.

Aussi la recherche vise-t-elle à répondre à cet enjeu politique, **formuler une hypothèse concernant la délimitation d'une possible « commune métropolitaine vénitienne »**, un enjeu lié bien sûr à la compétition grandissante qui se fait jour entre les villes à l'échelle européenne à cette époque. Deux options se dégagent nettement : faut-il la réduire à Venise-Mestre et son environnement immédiat ou l'étendre à Padoue et Trévise ? C'est pour y répondre que Francesco Indovina et son équipe développent, au-delà du contexte local, cette notion d'une portée plus générale, de ville diffuse.

Pour Indovina, la ville diffuse est « un nouveau type d'organisation spatiale » produit par l'urbanisation contemporaine. Dans son introduction, il donne une première définition de ce terme : « il devrait désigner un territoire vaste, à développement extensif (donc le contraire de la ville qui se caractérise par un développement intensif) » qui possède « quelques caractères urbains », notamment une forte différenciation sociale et fonctionnelle. Ainsi, le terme de ville diffuse n'est « ni une métaphore, ni une allusion » utilisée pour désigner une ville de grande étendue, auquel correspond pour lui le terme de « métropole », mais décrit « un phénomène territorial nouveau ».

Il faut remarquer que l'équipe menant cette recherche appartient à un département d'analyse économique et sociale inclus dans une école d'architecture. Ainsi, si l'approche développée s'intéresse aux formes du territoire, c'est en lien avec un regard économique et sociologique. La notion de ville diffuse est donc d'une double nature qui apparaît constamment dans les différentes études présentées dans l'ouvrage : elle n'est pas seulement un descripteur de la

construction physique de l'espace urbanisé, c'est aussi une notion socio-économique qui s'inscrit dans une tradition universitaire italienne notamment celle qui s'est attachée à l'étude au niveau régional de la notion beaucoup plus célèbre de district industriel. La double nature de cette notion se retrouve chez son autre grand promoteur qui est Bernardo Secchi, économiste ayant rejoint l'enseignement de l'architecture et de la ville.

Parmi les différents chapitres qui présentent chacun une approche différente du même problème, deux sont les plus intéressants du point de vue de l'approche morphologique.

Dans le premier, Marco Torres propose une démarche descriptive. À l'aide d'un travail cartographique l'urbanisation diffuse est ainsi classée selon une typologie distinguant trois grands groupes eux-mêmes subdivisés :

- les *villes concentrées* avec leurs axes d'expansion, les centres isolés des villes concentrées, les regroupements et maisons épars de la ville concentrée,
- les *villes réticulées* c'est-à-dire les urbanisations linéaires continues, les centres isolés de ces urbanisations linéaires continues, les regroupements et maisons épars de ces urbanisations linéaires continues,
- les *centres isolés* c'est-à-dire les centres mineurs d'habitat isolés, les regroupements et maisons épars des centres mineurs d'habitat isolés.

Dans le second, intitulé « Aux sources de la ville diffuse : l'indifférence à la localisation et le manque de planification », la démarche aborde le territoire dans son évolution au travers d'un regard social. Trois mouvements sont ainsi qualifiés - l'immigration, la persistance sur place et l'exode – puis rapprochés de phénomènes spatiaux, avant que Mestre soit plus particulièrement étudiée en tant que « *refus de la ville* ». Enfin l'urbanisation diffuse est plus directement questionnée dans ses caractéristiques et ses qualités à travers une série de cartes.

Il progetto del territorio urbano

Le projet du territoire urbain

MACCHI CASSIA Cesare (dir.)

Milan, Franco Angeli, 1998.

Fiche
de lecture

établie par

Clément Orillard

Résumé

L'ouvrage présente les résultats de l'enseignement de Projet urbanistique dispensé au Politecnico de Milan par l'équipe de Macchi Cassia entre 1990 et 1995. Il est divisé en quatre parties principales : une série d'articles présentant les réflexions des enseignants, une sélection des projets proposés par les étudiants au cours des cinq ans, une tentative de synthèse, de courts commentaires d'auteurs extérieurs.

L'intérêt de cet ouvrage est essentiellement attaché à la présentation des travaux d'analyse effectués par les étudiants en groupe avant de passer au projet. Intitulés « lectures », ils se présentent sous la forme de quatre grandes planches qui sont autant d'étapes : relevé des éléments et situations spécifiques, étude de la morphologie du territoire, reconnaissance des éléments offrant une inertie aux transformations de l'espace et interprétation permettant de dégager des thèmes de projet.

Mots-clés

Morphologie, territoire, ville territoire, ville diffuse, projet, urbanisme, Italie.

Présentation

Postérieur de cinq ans à l'ouvrage de Stefano Boeri, Arturo Lanzani et Edoardo Marini, *Il Territorio che cambia*, « Il Progetto del territorio urbano » peut être considéré comme son complément indispensable, issu lui aussi du travail pionnier mené au Politecnico de Milan.

Il résulte de l'expérience pédagogique issue du cours de « projet urbanistique » développé entre 1990 et 1995 par une équipe d'enseignants regroupés autour de Cesare Macchi Cassia (Agata Bazzi, Stefano Boeri, Francesco Infussi, Ugo Ischia, Giovanni La Varra, Chiara Merlini, Simone Noale).

Contenu

L'ouvrage est divisé en quatre parties principales.

Une première présente un questionnement autour du processus urbanistique sous le titre « Interpréter, projeter, habiter » au travers d'articles signés par quelques membres du groupe d'enseignants.

Puis sont présentés quarante-deux projets parmi les plus de soixante dix proposés par les étudiants dans le cadre du cours de « projet urbanistique ». Cette présentation est divisée en quatre parties correspondant à quatre secteurs divisant la région milanaise (Nord, Ouest, Est et Sud). Pour chaque secteur, quatre « lectures » reprennent les analyses effectuées par les étudiants avant le travail de projet.

Les projets sont ensuite présentés sous des titres rappelant les thèmes dégagés (Grands vides métropolitains, Redonner sens aux réseaux d'infrastructures, Habiter le parc agricole, Espaces libres à grande échelle, Habiter la grande échelle, Redéfinition des franges urbaines), associés à un sous-titre précisant nature et terrain. Un petit texte rédigé par l'étudiant accompagne chaque projet.

La partie suivante synthétise l'ensemble des soixante-dix projets en tentant d'offrir une « *vision d'ensemble* » notamment grâce à trois grandes cartes à l'échelle 1/25000^e disposées en fin d'ouvrage. La première carte, intitulée « Les projets dans le territoire urbain milanais », est une carte topographique classique du territoire de Milan sur laquelle sont ajoutés les éléments projetés par les étudiants. La seconde, « Les contextes des projets », fait écho à la première. Il s'agit d'une carte topographique ne montrant que les espaces immédiats des projets comme autant d'îlots dans le territoire. Ces deux cartes sont associées sous le titre « Scénarii de modification ». Une troisième, mi-topographique, mi-analytique, traite de « La forme du territoire urbain milanais ».

Enfin, une dernière partie regroupe de courtes réactions d'auteurs étrangers au groupe d'enseignants dissertant sur les projets présentés, mais aussi plus largement sur le thème du contrôle des formes du territoire urbain (plan territorial et forme urbaine, la grande échelle, projeter la périphérie et la ville diffuse, etc.).

Commentaire

Comme d'autres ouvrages présentés dans cette bibliographie, « Il Progetto del territorio urbano » développe une approche du territoire urbanisé comme représentation de ses habitants et comme phénomène urbain lisible à travers sa forme physique. L'ouvrage, en ce concentrant sur la question de la forme, opte donc pour l'approche morphologique qui est qualifiée par ses auteurs même de « *point de vue classique* ». Ainsi, en travaillant à toutes les échelles et en octroyant à la forme « *son autonomie* », il reste toujours possible « *de comprendre et de projeter la ville malgré sa complexité et sa diversité toujours plus grande* ». Mais ce point de vue « *classique* » est développé au travers d'une démarche présentant une double particularité.

Tout d'abord, ce point de vue est appliqué à travers une optique explicitement architecturale. Dès le départ, il est ainsi affirmé que ce dernier est d'une grande utilité en ce qui concerne la compréhension de la ville contemporaine car il permet « *la superposition d'un regard à grande échelle et d'un regard détaillé, d'un regard à vol d'oiseau et d'un regard tridimensionnel* ».

Ensuite, il est développé à travers l'activité de projet. Le défi de l'enseignement, dont est issu l'ouvrage, a été ainsi de montrer qu'il est non seulement possible de projeter la ville contemporaine, cette ville éparse, diffuse, mais aussi que l'outil du projet urbain peut être utilisé pour cet espace, contexte très différent du contexte d'origine de ce type de démarche de projet - la ville constituée, la ville dense. Toute la difficulté des projets présentés fut ainsi de présenter une grande précision de ses détails à l'échelle locale tout en offrant une « *image structurante* » à grande échelle. La question centrale devient donc « *le rôle qualitatif du contexte morphologique* » dans les projets locaux qui, en s'inscrivant dans celui-ci, tendent à acquérir une valeur à l'échelle territoriale. C'est dans ce jeu d'articulation que les auteurs reconnaissent l'« *utilité* » de la démarche d'une recherche « *par projets* » : dépassement de la fragmentation dérivant du découpage municipal et démonstration de la contribution significative que peuvent développer des projets innovants à l'échelle régionale afin de consolider la structure de la ville-région.

Mais explicitement, il ne s'agit pas d'agrèger à une échelle supérieure un ensemble de projets attachés précisément à un lieu, posant une problématique particulière, et proposé par différentes équipes d'étudiants. La cohérence, que l'on retrouve à travers le travail de synthèse mené après la partie présentant les divers projets, dérive d'une démarche d'analyse commune. Il s'agit des diverses « *lectures* » effectuées pour chaque secteur par les étudiants avant de réfléchir à leurs projets.

Ces « *lectures* » ne sont pas développées pour « *souligner les frontières évanouies et provisoires* » des différents secteurs du territoire milanais, choisis de toute façon de manière arbitraire en fonction des points cardinaux. Il s'agit de repérer les caractères dominants les plus significatifs de chaque espace à partir d'une lecture du contexte physique et morphologique constitué de signes, de traces et d'objets disposés dans le territoire faisant système. La thèse soutenue est que la permanence de leurs formes liées à des représentations et à des usages divers des habitants du territoire en fait « *des monuments de la ville-région de Milan* ». Et ces monuments sont autant de points fixes pour les divers projets urbains possibles sur ce même territoire.

Extraits

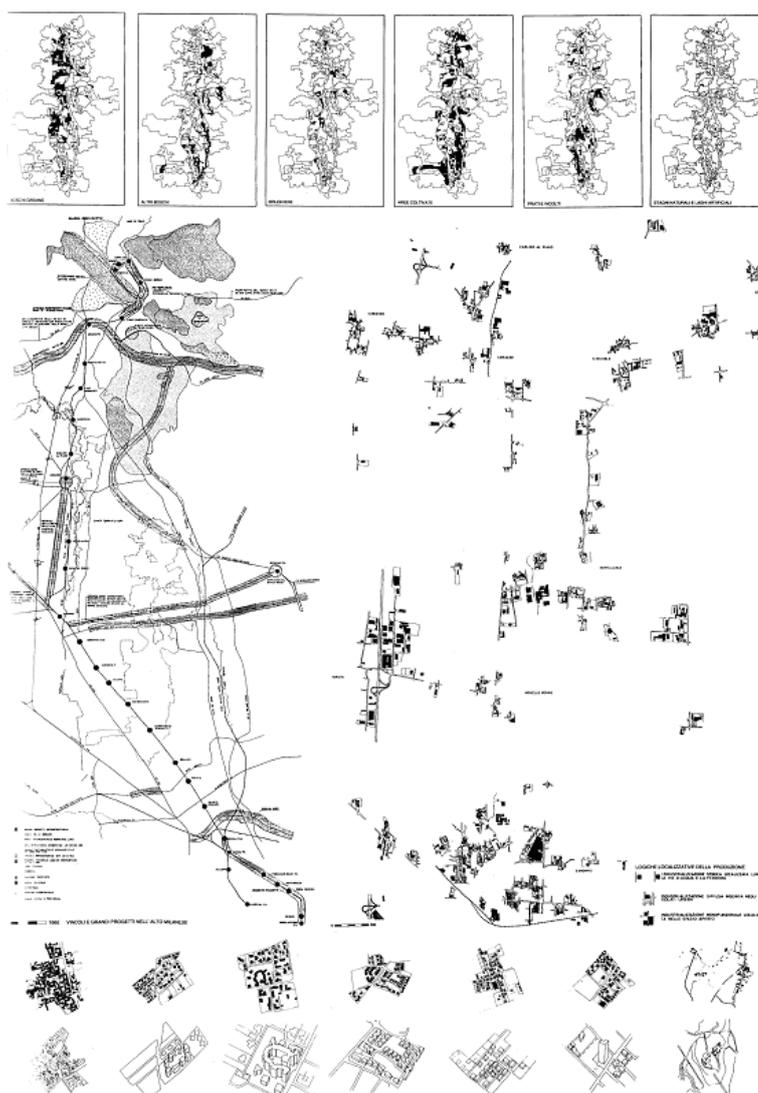
« Secteur nord » – « Lectures », textes de Chiara Merlini (p. 48-56)

Relevés

La complessità interna delle forme insediative e la varietà dei tipi di spazio possono essere in parte ricondotte alla moltiplicazione delle opportunità e modalità di utilizzo del territorio, riferite nello stesso tempo a ragioni locali e d'area vasta.

La forte pressione edilizia degli ultimi decenni, per esempio, ha fatto sì che nel nord milanese lo spazio aperto sia oggi spesso limitato a porzioni circoscritte, a ritagli dal destino incerto, esito del progressivo impoverimento della attività agricola e della mancanza di destinazioni alternative che ne garantiscano la sopravvivenza. Una estrema frammentazione dello spazio e riduzione della articolazione dei materiali che caratterizza l'intero settore, a esclusione di poche aree di più grandi dimensioni (il parco delle Groane ad esempio) nette quali permane una maggiore varietà dell'assetto vegetazionale e che costituiscono pertanto delle importanti risorse territoriali.

Alla progressiva omologazione del territorio agricolo si contrappone la moltiplicazione della gamma di materiali edilizi destinati alle attività economiche o alla residenza. Nel primo caso emergono differenti principi insediativi, che si succedono nell'evoluzione territoriale ricercando



differenti modalità di relazione con la rete infrastrutturale: dalla industrializzazione storica che ha avviato un lungo processo di sviluppo a partire dallo sfruttamento delle principali vie d'acqua e della rete ferroviaria, all'insediamento produttivo diffuso oggi ormai intercluso nei nuclei abitati, alle più recenti lottizzazioni industriali che vanno a occupare gli spazi aperti ancora liberi. Una varietà di spazi ancor più sensibile nel caso della residenza, che si articola secondo le forme tradizionali della continuità dei fronti edilizi nei nuclei urbani, secondo l'inserimento di grandi oggetti entro tessuti che ne fanno emergere spesso le condizioni di estraneità e di isolamento, o ancora secondo le forme, sempre più frequenti, della ripetizione di unità edilizie di piccole dimensioni che vanno a incrementare i tessuti già formati o si aggregano in nuove isole unitarie.

Morphologie

Il nord milanese emerge nella regione soprattutto per essere l'area complessivamente più conurbata e dal più elevato livello di infrastrutturazione. Al di là delle differenze interne, pure sensibili, ciò che si può rilevare come carattere specifico è l'entità stessa dell'edificazione, che ha progressivamente eroso lo spazio aperto, oggi estremamente frammentario e discontinuo. Una edificazione che, a partire da un insieme di piccoli nuclei originariamente sviluppatasi intorno a insediamenti cascinali, si è diffusa a occupare ampie porzioni di territorio spesso accostando tra loro materiali differenti, dall'edilizia residenziale su lotto o a schiera, all'edilizia storica oggi riutilizzata a fini commerciali, alle piccole officine ormai in genere intercluse nei tessuti edilizi, alle strutture di servizio, alle lottizzazioni industriali, alle palazzine residenziali.



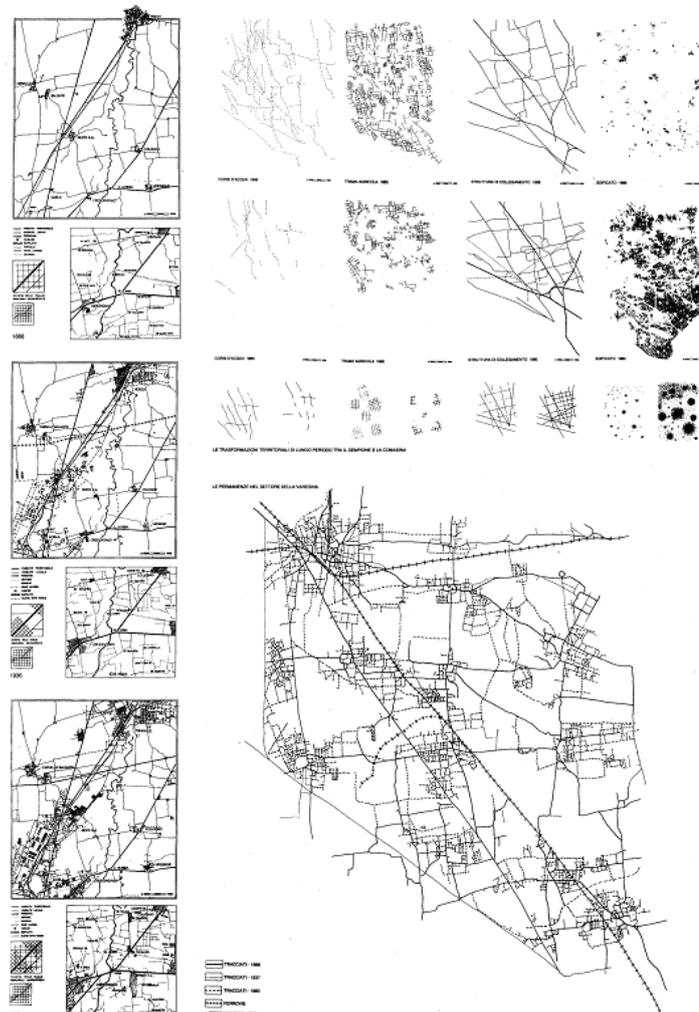
Ne emerge una condizione che, entro diversi livelli di densità e interconnessione, manifesta una sostanziale eterogeneità dello spazio urbano. Una eterogeneità locale che tuttavia tende a ricondursi, se osservata alla grande scala, a un progressivo appiattirsi delle differenze, essendo questa compresenza di materiali e funzioni, così come la volontà di emergere rispetto al contesto, distribuite sull'intero settore territoriale.

A questa urbanizzazione diffusa, strumentalmente legata alle tracce di una infrastrutturazione di lungo periodo ma relativamente indifferente alla natura dei luoghi, si accompagnano d'altra parte fenomeni in parte differenti, di maggiore polarizzazione. È quello che avviene sia nelle aree di frangia urbana, sia in corrispondenza di alcuni principali tracciati territoriali, che vedono forme di urbanizzazione specializzate in riferimento soprattutto alle attività produttive e commerciali.

Inertias

Un ritmo di trasformazione basato sul continuo adeguamento e riuso della rete infrastrutturale e sulla sommatoria di incrementi edilizi anche di piccole dimensioni, sembra caratterizzare sul lungo periodo il territorio del nord milanese.

Esito di tale incessante modificazione sono, da un lato, la sempre più evidente riduzione degli spazi aperti, limitati spesso a piccole porzioni ormai inadeguate alla coltivazione anche a causa dell'indebolirsi del complessivo sistema delle acque e dalla parcellizzazione dei fondi agricoli, dall'altro lato il cospicuo incremento dello spazio costruito fino alla progressiva saldatura dei centri urbani. Nonostante la complessiva entità della trasformazione edilizia, più rilevante che negli altri settori della regione milanese, le modalità di crescita che, soprattutto nella parte più



esterna alla prima cintura, hanno visto prevalere le forme diffuse e la frammentazione dei processi sulla occupazione polarizzata e accentrata hanno d'altro canto garantito il persistere di una organizzazione insediativa legata ad alcuni elementi di lunga durata, prima di tutto all'andamento delle colline verso nord e dei terrazzamenti dei fiumi.

À questo telaio insediativo, tuttora riconoscibile nella maglia dell'edificato orientata in senso nord-sud si sono tuttavia sovrapposti, a partire soprattutto dal secolo scorso, altri segni fortemente condizionanti lo sviluppo.

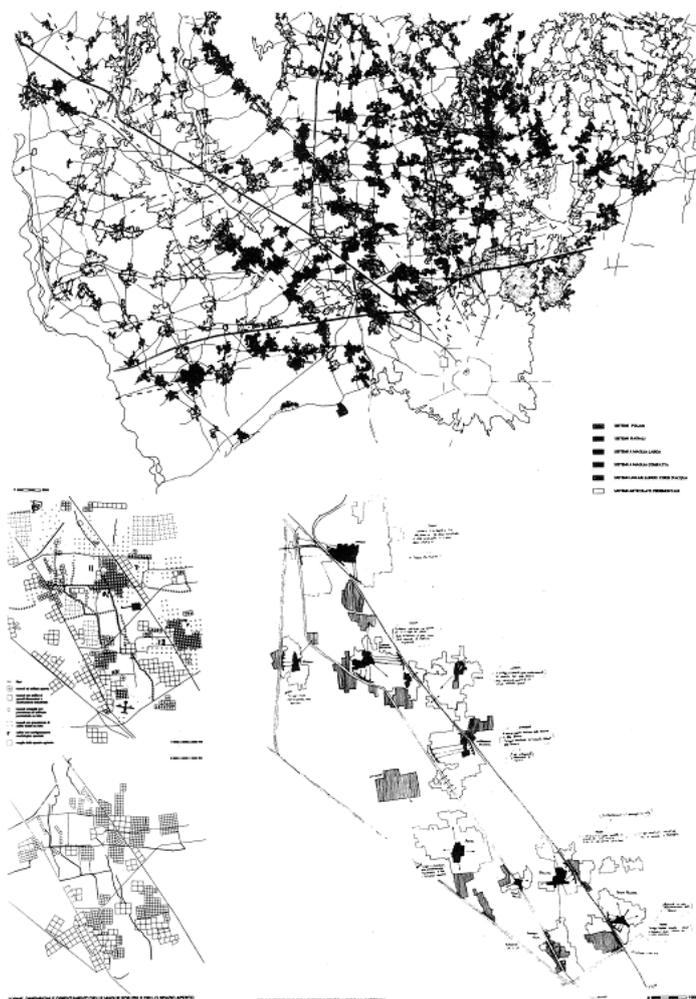
L'apertura, il rafforzamento o il raddoppio delle grandi connessioni ferroviarie o stradali di scala territoriale ha infatti imposto un nuovo slancio alla trasformazione, secondo principi di organizzazione diversamente orientati e attraverso materiali legati prima prevalentemente alle attività industriali, oggi sempre più riconducibili alle strutture commerciali.

Interprétations

Una molteplicità di forme dello spazio costruito e di telai insediativi sembra caratterizzare il nord milanese.

Net primo senso si possono rilevare forme di aggregazione differenti: dai tessuti formati dalla ripetizione aperta di unità edilizie minori, aile aggregazioni di grandi unità edilizie lungo tracciati stradali, ai tessuti densi e compatti, a quelli con prevalente edilizia isolata su lotto, aile emergenze isolate e svincolate dal contesto.

Per quanto concerne la articolazione delle trame insediative va registrata la ricomposizione dell'urbanizzazione entro differenti configurazioni, ciascuna caratterizzata da differenti rapporti con la morfologia del territorio, con il telaio infrastrutturale e con la città centrale. La Brianza



milanese e il territorio dell'Olonia emergono a questo riguardo come le aree maggiormente conurbate e dense, condizionate dagli orientamenti radiali delle infrastrutture come dalla natura del supporto geomorfologico, e indirizzate sempre più alla acquisizione di una relativa autonomia rispetto a Milano, grazie soprattutto alla evoluzione tuttora vitale di un antico modello di industrializzazione.

Alla forte articolazione interna di queste due porzioni, a loro volta costituite attraverso una serie di polarità e di urbanizzazioni lineari che ne hanno progressivamente prodotto la saldatura, si alternano aree meno conurbate, dove è tuttora più evidente il reticolo a maglie larghe dei nuclei urbani orientati secondo la geometria territoriale nord-sud o la presenza di sistemi lineari organizzati lungo i corsi d'acqua o lungo le strade principali. Una compresenza di differenti forme del costruito e di sistemi di orientamento che in alcuni casi (lungo la Varesina ad esempio) pone una serie di interrogativi circa la forma stessa e le prospettive di sviluppo dei singoli nuclei urbani.

